

LES DEUX ,
FILLES NATURELLES,
OU
BONHEUR ET MALHEUR.

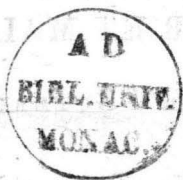
PAR M^{me}. GUÉNARD.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

CHEZ LEROUGE, Libraire, Cour du Commerce,
Hôtel de Rohan.

1812.



TOME PREMIER

1812

LES DEUX FILLES NATURELLES.

CHAPITRE XXX.

MADAME de Cervol étoit restée à la même place où elle étoit lorsque madame de Rosemont étoit entrée. De profondes et tardives réflexions l'occupoient : elle sentoit que tout ce que lui avoit dit la baronne , cent autres personnes le penseroient sans le dire ; qu'il n'y avoit pas de doute que la présence de cette petite la per-

droit dans le monde ; qu'il n'y avoit qu'un moyen de se rendre la considération que l'existence de cet enfant lui ôtoit ; et pourquoi, disoit elle , n'ai je pas suivi les conseils du chevalier ? ma fille porteroit le nom de son père , et j'aurois conservé l'estime publique que cet enfant m'enlèvera. Il en est encore temps , le marquis ne refusera pas de donner à notre secrète union , la sanction des lois. Mais quoi , nous réduire à une fortune aussi bornée , y réduire ma fille ; non , c'est impossible , et si cette folle baronne qui sait , à n'en pouvoir douter , à quel degré d'intimité je suis avec le marquis , a dû penser qu'Apasie est ma fille ; personne de ma société

n'en a l'idée, et c'est bien envain que je me fais un monstre de l'opinion peu importante de madame de Rosemont. La petite vient sauter et rire auprès de sa mère, celle-ci ne voit plus que bonheur pour elle dans la naissance de cette aimable créature. Laissons la petite Aspasia grandir et acquérir tous les talens, toutes les grâces qui forment un être accompli. Je n'ennuierai pas le lecteur des détails minutieux de son éducation qui ressemble à celle de tous les enfans des riches, c'est-à-dire, qu'on ne prendra aucune précaution contre les revers de la fortune, comme si cette déesse capricieuse ne se faisoit pas un jeu

de renverser ce qu'elle a élevé avec le plus de soin. Je dirai seulement que jamais enfant ne répondit avec plus de facilité aux soins de ses parens ; que le marquis l'adoroit et sembloit en aimer plus vivement encore l'aimable Cécile à qui les années n'avoient point enlevé les charmes qu'elle avoit reçus de la nature. Malgré tout ce qu'avoit pu dire madame de Rosemont, on l'aimoit, on l'estimoit dans la société, parce qu'elle étoit si bonne, si généreuse, qu'elle s'attachoit tout ce qui la connoissoit. Il n'en étoit pas de même de la baronne dont nous parlerons bientôt, lorsque nous aurons été faire un voya-

ge à Crépy , avec le chevalier qui y alloit tous les deux ou trois mois.

Tant que la petite Marianne n'étoit qu'un très-jeune enfant , il ne craignoit pas qu'elle attribuât ses fréquens voyages à la tendresse qu'il avoit pour elle ; mais enfin , d'autres pourroient le lui faire remarquer , et si on parvenoit à faire soupçonner à Marianne qu'il étoit son père , il perdrait tout le fruit de l'éducation qu'il vouloit qu'elle reçût , et sa conduite prenoit l'inconvénient de celle du marquis , sans en avoir l'avantage. Il falloit donc trouver un moyen qui alliât le désir qu'il avoit de voir sa fille ,

au secret de sa naissance, et voici ce qu'il imagina.

Madame Dupin ne tenoit plus à rien dans le monde qu'à sa petite Marianne : peu lui importoit d'habiter un pays ou un autre.

Le chevalier auroit désiré que madame Dupin habitât le même village que lui, et se rapprochât assez près de Paris, pour qu'il pût aller et venir sans cesse, et la visiter, non comme une ancienne connoissance, mais comme une voisine de campagne.

Le peu de fortune de Léonce s'opposoit au désir de son cœur ; car il ne pouvoit proposer à madame Dupin de changer son habitation qu'en lui en offrant une

plus considérable et plus com-
mode, et lui-même ne pouvoit
rien acheter, n'ayant qu'un mo-
dique revenu viager : quand la
Providence lui fournit tout-à-
coup un moyen de remplir ses
vues ; il avoit une vieille cousine
qui habitoit une petite terre qu'on
nommoit Sabrice, limitrophe de
celle qu'ils avoient possédée en
Bourgogne ; cette vieille fille avoit
toujours eu une prédilection
pour Léonce, qu'elle nomma,
en mourant, son légataire uni-
versel. Léonce, au comble du
bonheur, proposa à son frère,
d'acheter Sabrice, payable sur
les économies qu'il faisoit tous
les ans sur le revenu de sa femme,
ce qu'Alphonse accepta avec

grand plaisir, et il s'applaudissoit en disant : voilà déjà un bien qui ne peut échapper à ma fille. Avec le prix de ce qui lui revenoit de la vente , le chevalier achète à Saint-Gratien , dans la vallée de Montmorency, une très-jolie maison , avec un très grand jardin, où il annonça qu'il vouloit faire des expériences d'agriculture qui étoient fort à la mode. Il quitta même dès cet instant, le service pour vivre en philosophe. Le souvenir de madame de Forban ne s'effaçoit point de son âme, et il résolut de n'exister que pour elle , sans espoir de la revoir jamais. La vie de la campagne étoit celle qui lui convenoit le mieux , sans cependant se séparer d'Alphonse,

dont l'amitié sembloit la moitié de son existence : il avoit survécu à la séparation de sa maîtresse ; ils n'eût pu, sans mourir, renoncer à voir son frère. Il avoit supporté le départ d'Euphrasie ; mais jamais il n'eût souffert l'idée que des mers fussent entre lui et son cher Alphonse , qui répondoit avec la même chaleur à son tendre attachement. Il lui fit donc part de ses projets , et l'engagea à venir dans sa jolie retraite de Saint-Gratien avec la vicomtesse et sa fille , espérant que là il détermineroit son frère et son amie à déclarer leur mariage et à vivre dans la retraite avec assez d'économie pour que leur fortune , quelque médiocre qu'elle fût , leur suffît ;

mais le marquis assura son frère qu'il ne pouvoit encore quitter le service ; qu'en y restant , il trouveroit bien mieux à marier sa fille. Tu parles de loin, reprenoit Léonce, elle a à peine quatre ans, et tu t'occupes du mariage. — Dans dix ans au plus tard. — Tu as grand tort, mon frère, pour moi, je ne veux pas que ma fille se marie avant vingt-un ou vingt-deux ans. Eh ! mon Dieu, les femmes ont bien souvent trop le temps d'être malheureuses par l'hymen, il ne faut pas se presser de leur faire prendre un joug qui ne peut jamais se rompre. — Cela est possible, mon frère, dans votre hypothèse ; mais moi, qui veut que ma fille fasse un très-

grand mariage, il faudra que je saisisse le premier moment où elle aura tourné la tête de quelque homme qui joindra, à une naissance distinguée, une passion assez forte pour ne pas examiner de trop près l'origine d'Aspasie. Ce phénix trouvé, je marie Aspasie, n'eût-elle que douze ans; mais avec la condition expresse qu'elle ne quittera pas sa mère, qui en cet instant se fera connoître de l'heureux époux d'Euphrasie sous le sceau du secret. — Quels projets! quelles folies! — J'en pourrois dire autant, cher Léonce, de ta conduite envers ta fille, mais je m'en garderai bien; car tout ce que font les humains est tellement subor-

donné à l'ordre général , que , quelque route que nous prenions , nous arrivons au but que la sagesse éternelle a tracé à l'instant de la naissance de nos filles. Le chevalier reprit , mon toit sera toujours le tien ; Dieu veuille que toi et ton Aspasia vous n'en ayez jamais besoin. Le jour où mon hermitage te conviendra , en m'en prévenant , ou même sans m'en prévenir , tu peux y venir toi et ce qui t'est cher. A l'heure même je te cède mon appartement qui est commode , et je me retire dans un petit coin de ma maison. Je te reconnois là , dit Alphonse à son frère en l'embrassant , nous irons le voir souvent , sans cependant quitter Pa-

ris , séjour des talens , dans lesquels je veux que ma fille excelle,

Quand on fut bien accoutumé dans le village de Saint Gratien , à voir le chevalier la bêche à la main , retourner les carrés de son jardin , planter , arracher du matin au soir , et replanter encore , on fut moins étonné qu'un homme jeune et d'une figure charmante vînt se confiner presque toute l'année dans cette habitation champêtre. C'est un économiste (1) , se disoit-on tout bas ; et comment , d'après cela , lui croire d'autre dessein , au moment où il acheta sa maison

(1) Secte philosophique du dernier siècle , tout occupée d'agriculture,

de campagne , et on ne pouvoit lui soupçonner aucuns rapports avec madame Dupin , qui ne fit l'acquisition d'une ferme à l'autre extrémité du village , que plusieurs mois après. Il avoit été convenu que madame Dupin renverroit le jardinier et la servante qu'elle avoit à Crépy , en les récompensant de leurs bons services , de sorte que lorsqu'elle vint à Saint-Gratien , personne ne savoit qu'elle eût connu le chevalier de Gernance , qui s'étoit imposé la privation , pendant six mois , de voir sa fille , afin qu'elle ne le reconnût pas. Lorsque madame Dupin fut établie à Saint-Gratien , elle vint faire une visite chez M. le chevalier de Gernan-

ce, qui la reçut devant ses gens, comme quelqu'un qu'il n'avoit jamais vu, retourna chez elle, et Marianne ne le reconnut point. De là, sous prétexte de communiquer à madame Dupin des découvertes admirables sur différentes cultures, il alloit assez souvent voir son aimable voisine, ne paroissoit pas seulement s'apercevoir qu'elle eût un enfant près d'elle, tandis que les moindres gestes de Marianne étoient recueillis par la tendresse paternelle, qui prenoit chaque jour plus de force dans son cœur.

~~~~~  
CHAPITRE XXXI.  

---

CÉCILE s'étoit souvenue que la pauvre Euphrasie , en partant pour Québec, l'avoit priée de lui donner, sous le nom de sa nièce, des nouvelles de Marianne; mais depuis son retour à Paris, elle n'avoit pu voir l'enfant , parce que Léonce avoit exigé d'elle et de son frère que jamais ils ne retourneroient à Crépy. Il fallut attendre que madame Dupin fût à Saint-Gratien, et Léonce voulut encore, avant qu'ils y vinsent, que madame Dupin parût

liée avec lui assez , pour qu'il pût mener son frère et son amie chez sa voisine , sans qu'on le trouvât extraordinaire ; car la première visite faite , madame Dupin ne devoit jamais venir chez M. de Gernance , et si des circonstances imprévues la forçoient à s'y rendre , la petite , sous aucun prétexte , ne l'y accompagneroit , non seulement pour éviter qu'on sût à quel point cette jeune personne l'intéressoit , mais aussi pour empêcher , qu'au moment où l'âge l'embelliroit , on pût tenir aucuns propos capables de ternir la réputation de celle qui lui étoit si chère. Ce ne fut donc qu'au bout d'un an que Marianne étoit à Saint-Gr-

tien , que la vicomtesse y vint passer quinze jours avec Aspasia ; celle-ci , pour la première fois depuis qu'elle étoit née , se trouvoit à la campagne. Aussi étoit-elle d'une joie extrême. Elle aimait beaucoup le chevalier , et il y avoit long-temps que sa mère lui promettoit comme une grande récompense , de l'amener chez son ami : c'étoit ainsi qu'elle appeloit Léonce. Le lendemain on fit la partie d'aller manger du lait à la ferme de madame Dupin , qui avoit des *vaches suisses* ; ces vaches étoient alors aussi à la mode que les *mérinos* le sont aujourd'hui. Madame Dupin reçut à merveille la vicomtesse ; il avoit été convenu d'avance qu'on



ne parleroit point de Crépy , et qu'on ne se reconnoîtroit point. Aspasia se mit à courir dans la cour , après les poulets , les canards , et revint bientôt tenant par la main une jolie petite paysanne , dont la coiffure villageoise n'empêchoit pas qu'on ne vît ses yeux bleus d'une beauté parfaite, un nez charmant, une bouche fraîche comme la rose, un teint plutôt animé que brûlé du soleil. Sa parure étoit modeste , mais d'une propreté extrême , et annonçoit l'aisance dans son état. Est-ce mademoiselle votre fille ? dit la vicomtesse à madame Dupin. — Non , madame , mais le ciel me l'a donnée pour réparer les pertes cruelles

que j'avois faites. C'est une de mes petites parentes que j'ai adoptée.

Madame de Cervol la comparoit avec sa fille, et malgré l'orgueil maternel, elle ne pouvoit s'empêcher de trouver Marianne au moins aussi jolie qu'Aspasie, puis son air si heureux, une santé si parfaite. Mais comparant aussi son modeste habillement avec celui de sa cousine; quand elle pensoit qu'elle n'avoit ni maître de danse, ni maître de musique, et qu'elle n'épouserait tout au plus qu'un fermier, elle ne pouvoit s'empêcher de plaindre son sort, et de trouver que le chevalier sacrifioit sa fille à ses opinions philosophiques. Cepen-

dant elle étoit forcée de convenir qu'on avoit rarement plus d'esprit et un meilleur ton que madame Dupin : que la petite étoit polie, prévenante, et qu'elle étoit, ce qu'on pouvoit dire, très-bien élevée, ayant toute la simplicité des champs, sans en avoir la rusticité.

Les deux cousines, sans se connoître, se firent mille amitiés; Aspasia n'eut pas même la pensée de prendre avec Marianne le ton de la supériorité, tant il y avoit de noblesse dans toutes les manières de la fille de Léonce. Aspasia engagea sa nouvelle amie à venir la voir : mais elle ne sortoit jamais sans madame Dupin, et il avoit été convenu avec le

chevalier que l'on se borneroit à cette seule visite , ne voulant point que sa fille vît de trop près une existence différente de celle qu'ils lui destinoient ; Aspasia , qui ne revint que bien des années après à Saint-Gratien , n'avoit jamais oublié l'aimable Marianne , et regretta plus d'une fois dans son cœur que le sort ne l'eût pas fait naître dans la même classe ; car elle croyoit Marianne proche parente de madame Dupin.

La vicomtesse écrivit à Euphrasie une longue lettre , sans trop savoir si elle lui parviendroit ; elle lui donnoit les plus grands détails sur Marianne , toujours ainsi qu'elles en étoient convenues , comme si elle lui eût

parlé d'une de ses nièces. Cette lettre , et toutes celles qu'elle écrivit à Euphrasie , restèrent sans réponse , et le chevalier , désespéré , croyoit que le ciel avoit tranché les jours de son amie.

Ce ne fut pas sans regret que Cécile quitta Saint-Gratien : c'étoit, depuis Plagny , la seule maison qu'elle eût habitée avec le marquis. Et qui ne sait , s'il a aimé , combien il est doux de vivre sous le même toit , de se voir au moment du réveil , de passer la journée ensemble ? Mais ils étoient tellement attentifs à ce que rien ne pût trahir le secret de leur mariage , dans la crainte d'appauvrir leur fille , qu'il n'étoit aucun sacrifice qu'ils ne fissent à cette

chimère. Aussi allèrent-ils rarement à Saint-Gratien, et pour ne pas contrarier les plans de Léonce, ils n'y ramenèrent point Aspasia. Pendant l'absence de sa mère, l'enfant restoit avec sa gouvernante, qui ne la rendoit pas aussi heureuse, il s'en falloit bien, que la vicomtesse.

Madame Martin (c'étoit le nom de la gouvernante) n'avoit pénétré qu'une partie du secret de sa maîtresse, et supposant, comme cela étoit en effet, qu'Aspasia n'étoit qu'un enfant de l'amour, elle se vengeoit des égards qu'elle avoit pour Aspasia quand sa mère y étoit, par les dédains et l'humeur qu'elle lui témoignoit quand elle étoit seule avec

elle. Aspasia , s'apercevant très-bien de ce changement , en cherchoit la cause , qu'elle ne pouvoit deviner , et ne s'en plaignoit point , dans la crainte qu'on ne grondât celle qui se conduisoit aussi mal avec elle. Elle prioit seulement sa bonne amie de l'emmener toujours , et Cécile lui répondoit , c'est impossible ; votre éducation seroit absolument manquée , et votre oncle le commandeur m'en feroit avec raison des reproches.

C'est ainsi que croissoient ces jeunes plantes dont le sort devoit être un jour si différent ; mais pour ne point laisser ignorer quelles furent les causes du malheur d'Aspasia , il faut revenir à

la baronne, dont nous n'avons pas parlé depuis long-temps. On se rappelle les projets qu'elle avoit conçus pour détruire en peu d'années la fortune du comte de Cervol. Elle les exécuta en partie. La belle terre de Plagny fut vendue ; mais les parens de la comtesse l'ayant su , en arrêchèrent les deniers. On la força à laisser le fonds du douaire , et de tous les avantages que sa femme devoit avoir par son contrat de mariage , ce qui fit une si grosse somme , que les parens rachetèrent Plagny , et M. de Cervol eut 60 à 80,000 liv. On ne pouvoit , avec cela , acheter un hôtel et une maison de campagne. On acheta la maison de campagne



et l'on se contenta de louer un hôtel superbement meublé. On prit, comme l'avoit dit la baronne, le meilleur cuisinier; tout cela alla fort bien pendant deux ans. Ce n'étoit que fêtes, que plaisirs; mais quand il n'y eut plus d'argent, on fit des dettes. Le comte qui n'en avoit jamais eu, fut de fort mauvaise humeur. La baronne lui soutint que c'étoit du meilleur ton, et l'engageoit à continuer; mais il ne put se faire à ce tourment, il revendit la maison de campagne, paya les créanciers, et un beau matin, retourna à Plagny, où sa femme et sa nièce furent enchantées de le revoir. La baronne garda l'hôtel et eut une bouillote, ce que

l'on se donna bien de garde d'appeler *donner à jouer*, quoiqu'en vérité, je ne voie pas infiniment la différence ; si ce n'est que l'on continue à être reçu dans la bonne compagnie. Aussi voyoit-elle toujours la vicomtesse qui, malgré son extrême bonté, ne pouvoit s'empêcher de rire de la fin des amours de ce pauvre comte, à qui l'avantage d'avoir été l'ami de madame la baronne, coûtoit au moins 100,000 liv.

Le petit Rosemont touchoit à sa seizième année. Sa mère qui l'avoit fait élever dans une école militaire, le fit revenir et le présenta à la vicomtesse, qui le trouva charmant. Il fut doux, complaisant avec Aspasia qui eût bien

voulu avoir un frère comme lui ,  
et leurs jeunes cœurs ne se trou-  
voient jamais si bien que l'un  
avec l'autre. Ce n'étoit pas de  
l'amour, ils en savoient à peine le  
nom , mais une amitié si tendre ,  
si vive, qu'il ne falloit que quel-  
ques années de plus , pour qu'ils  
éprouvassent ce sentiment dans  
toute sa force.

La baronne avoit eu l'art de  
doubler sa fortune, et son fils de-  
voit être un des meilleurs partis  
de la cour ; car ayant renoncé à se  
remarier , elle ne s'étoit plus oc-  
cupée que d'améliorer les biens  
de son fils. Elle eût donc pu lui  
faire faire un grand mariage ;  
mais ce n'étoit pas son intention :  
elle vouloit une bru qui lui fût

attachée par reconnoissance , et dont elle pût faire ce qu'elle voudroit. Elle la vouloit surtout jolie ; car ce qu'elle craignoit le plus au monde , c'étoit de voir s'éloigner la foule qui l'environtoit , et se rendant la justice que sa beauté n'avoit plus que quelques instans à briller , elle vouloit présenter dans son temple une nouvelle divinité , dont au moins elle respireroit l'encens. Aspasia convenoit parfaitement à son but. Elle promettoit d'être bien plus belle que sa mère , qui n'avoit jamais été qu'une très-jolie femme ; elle n'avoit qu'un état présumé , assez de fortune pour n'être point à charge à son mari , pas assez pour s'enorgueil-

lir de ses grands biens ; elle annonçoit un caractère doux, même un peu foible. Elle étoit censée n'avoir point de parens en France, que le vieux commandeur, qui n'avoit peut-être pas six mois à vivre, elle ne s'attacheroit donc qu'à la famille de son mari, et par conséquent à sa belle-mère. Ainsi la baronne vit avec un extrême plaisir, que son fils trouvoit Aspasia la plus aimable enfant qu'il eût encore connu ; et pour donner plus de solidité à ce sentiment naïf, dont Ernest, c'étoit le nom du jeune baron, ne se rendoit pas compte, elle employa le plus sûr moyen, celui de la contrariété.

Elle lui demanda plusieurs

fois ce qu'il pouvoit faire avec une petite qui avoit à peine douze ans : jouoit-il à la poupée avec elle ? Ernest fut piqué des mauvaises plaisanteries de sa mère, défendit sa jeune amie, assura qu'elle avoit beaucoup d'esprit, d'instruction, et que sa conversation étoit des plus intéressantes. Madame de Rosemont continua à le persifler, et plus elle le vit s'enflammer, plus elle se moqua de cette amitié, et finit par lui dire : tout cela est le mieux du monde, tant que la petite Agostino n'aura pas treize à quatorze ans ; car alors vous pensez bien que, n'y ayant point de parti qui vous convienne moins, je ne souffrirois point que vous trom-

passiez cette pauvre petite en lui donnant l'espérance de l'épouser un jour , ce à quoi je ne consentirai jamais. — Et par quelle raison ? — J'en ai qui me sont connues , et que vous n'avez pas besoin de savoir. D'ailleurs, je vous le répète , tout ceci d'ici à deux ou trois ans est tellement sans conséquence , qu'il est inutile de s'en occuper. Je sollicite pour vous une sous-lieutenance dans les Cuirassiers. Aussitôt obtenue, vous partirez, et je m'en rapporte bien à vos camarades pour vous faire oublier votre petite Aspasia.

---

~~~~~  
CHAPITRE XXXII.

Le moyen que madame de Rosemont avoit pris pour donner plus de force au sentiment de son fils pour la fille de Cécile, réussit parfaitement. Le jeune homme qui n'avoit vu dans Aspasia qu'un enfant intéressant, commença à s'apercevoir qu'elle étoit parfaitement jolie; que sa voix étoit douce et sonore, et que lorsqu'ils chantoient des duo, ce qui leur arrivoit assez souvent, leurs voix, en s'unissant, faisoient vibrer l'air, et retentissoient dans leurs

cœurs. Il n'auroit peut-être rien remarqué de tout cela , si sa mère ne lui avoit pas dit , c'est un enfant , et puis pourquoi ne pas vouloir que je l'épouse ? Quelle raison ma mère peut elle avoir pour s'opposer à mon mariage avec Aspasia , lorsqu'elle aura quinze ans ? N'est elle pas nièce du commandeur ? Son père étoit un gentilhomme italien. Elle étoit belle , aimable ; elle aura , à ce que m'a dit sa gouvernante , 200,000 liv. en mariage (1) ; elle a été élevée par madame la vicomtesse de Cervol , qui réunit

(1) Les gouvernantes ont toujours grand soin de dire ce que leurs élèves ont à attendre de leurs parens.

tant de qualités aimables : que puis-je désirer de plus. Je le répète , je ne comprends pas ma mère , et dès le lendemain , il retourna chez madame de Cervol. Très-souvent il montoit directement à l'appartement d'Aspasie ; et quoique la gouvernante ne les quittât pas , il se trouvoit plus libre que dans le salon de la vicomtesse , pour faire de la musique , et sur-tout , pour causer avec sa jeune amie.

Il arriva donc ce jour là , que le maître à danser donnoit sa leçon , c'étoit celui d'Ernest ; il proposa à celui ci de danser , la leçon fut très-agréable , au point que le maître s'en aperçut et dit : qu'il n'y avoit rien de tel que d'a-

voir quelqu'un avec qui figurer, et il fut convenu, si madame la vicomtesse le trouvoit bon, que le baron viendrait prendre ses leçons avec Aspasia. Cécile qui ne demandoit pas mieux qu'Ernest s'attachât à sa fille, y consentit, et ils firent l'un et l'autre des progrès, qui furent remarqués dans le premier bal où ils se trouvèrent, où Ernest ne dansa qu'avec Aspasia.

Le lendemain, madame de Rosemont dit à son fils, quels chagrins vous vous préparez ! votre attachement pour Aspasia vous coûtera bien des larmes. Je vous en ai averti, ce ne sera pas ma faute ; mais votre conduite, dans le dernier bal a été très-ridicule.

Vous n'avez pas paru apercevoir que mesdemoiselles de **, de **, de ** étoient là; qu'elles sont charmantes , filles de qualité , fort riches. — Cela m'est fort indifférent. Elles dansent mal. — Belle raison ! — Mais elle me semble la meilleure de toutes dans un bal. La danse d'Aspasie fait valoir la mienne , et j'avois , je l'avoue , grand plaisir à entendre dire derrière moi : ils sont faits l'un pour l'autre , leur accord est parfait : ils se prêtent mutuellement des grâces , et mille autres choses semblables. — Qui sont très-fâcheuses pour Aspasie, que cela compromet infiniment. — Eh bien , ma mère , il n'y a qu'un moyen , c'est de

me la laisser épouser. — C'est à merveille; mais quand je n'aurois pas les plus fortes raisons pour n'y pas consentir, qui vous dit que le commandeur vous donneroit sa nièce, si cela entreroit dans les projets de madame de Cervol, si enfin la petite vous aime? — Le commandeur n'est plus qu'une momie, qui n'entend ni ne remue, et dont l'opinion sera toujours celle du dernier qui lui parlera. Madame de Cervol me traite avec assez de bonté pour croire qu'elle me verroit avec plaisir l'époux de son élève. Quant à Aspasia, j'ignore ses sentimens, et je ne me permettrois pas..... — Eh! comment voulez-vous savoir si elle vous aime? Au sur-

plus, vous faites bien ; car c'est un mariage qui ne peut avoir lieu. A propos, j'oubliois de vous dire que vous êtes nommé à la sous-lieutenance dont je vous avois parlé, et que dès que votre brevet sera expédié, il faudra partir. Etre sous-lieutenant, porter une épaulette, il faut avoir vécu dans ce temps-là pour concevoir l'extrême plaisir d'un jeune homme de quinze à seize ans, d'obtenir cette faveur, pour avoir quelque idée de la satisfaction qu'Ernest éprouva en apprenant cette nouvelle. Et toutefois il alloit s'éloigner d'Aspasie, peut-être pour ne plus la revoir. Nous avions alors la guerre avec l'Angleterre, pour la liberté des Amé-

ricains; mais notre héros trouvoit plus de bonheur à mériter sa maîtresse par quelques actions d'éclat , qu'à la voir tous les jours.

Cependant , avant de partir, il eût bien voulu savoir si en effet il étoit aimé. Comment y parvenir? Il croit avoir trouvé le meilleur de tous les moyens; et il s'empresse de s'en servir. Ecrire, on lui répondra; mais on ne voudra peut-être pas recevoir sa lettre : et puis madame Martin la verroit. Il achète une boîte de fruits confits , et place sa lettre au fond. Elle contenoit tout ce que l'amour le plus respectueux peut inspirer de tendre. Il parloit de mariage , mais ne vouloit pas ,

disoit-il, la demander à son oncle, sans savoir si elle approuvoit ses sentimens; il sollicite la faveur d'un mot de réponse, il fait plus, il l'espère.

C'étoit le jour de la leçon de danse. Il arrive au moment où Gardel étoit chez Aspasia. Le baron pose la boîte sur la cheminée. Aspasia, encore assez enfant pour son âge, veut tout aussitôt ouvrir la boîte. — Non, non, dit Ernest, attendez que vous soyez seule. Il ne prononça pas ces mots assez bas pour que madame Martin, qui étoit à l'autre bout de la chambre, ne les entendît pas. La gouvernante ne fit semblant de rien : Aspasia, ne sachant ce que cela vouloit

dire , et n'osant en demander l'explication , laissa la boîte sur la cheminée , se promettant toutefois , aussitôt que le maître seroit parti , d'ouvrir cette boîte , qui étoit pour elle celle de Pandore. La vigilante madame Martin ne la perdoit point de vue ; et dès que le maître de danse et le jeune baron furent partis , elle s'en empara sous prétexte de la serrer. Aspasia n'osa s'y opposer , malgré tout le chagrin qu'elle en éprouvoit.

Madame Martin ne fut pas plutôt en possession de la boîte , qu'elle la défit , la tourna et retourna si bien , qu'elle trouva , dans le fond , sous plusieurs papiers , la fameuse lettre. Elle re-

met les bonbons à leur place ,
referme soigneusement la boîte ,
et descend chez la vicomtesse
avec la lettre. Madame de Cervol
loua le zèle de madame Martin ,
trouva que le baron avoit très-
grand tort , et quoiqu'elle ap-
prouvât ses sentimens, elle eût
voulu qu'il ne se fût pas permis
de les déclarer sans son aveu , et
défendit à madame Martin de
le laisser entrer désormais dans
l'appartement d'Aspasie. Celle-
ci , pendant que sa bonne étoit
descendue , va chercher la boîte ,
et ne se doute pas qu'on l'a ou-
verte ; l'examine avec soin , n'y
trouve que des bonbons , et ne
comprend pas pourquoi Ernest
avoit mis tant de mystère pour

l'empêcher de l'ouvrir plutôt. Madame Martin vit bien qu'elle avoit visité la boîte , mais ne lui en parla pas , parce qu'il avoit été convenu avec madame de Cervol que l'on ne diroit rien à la jeune personne.

La vicomtesse prit la lettre pour la faire voir à la baronne , celle-ci se confondit en excuses pour son fils , et ajouta : il ne recommencera pas une pareille conséquence ; car il part dans huit jours pour Metz, où est son corps, et pas un mot qui fît connoître si elle approuvoit ou désapprouvoit ses sentimens. Ce silence offensa infiniment la vicomtesse ; mais elle dissimula , et se promit au moins de si bien garder Aspasia ,

que le jeune baron ne pourroit même troubler sa tranquillité.

Le lendemain il se présente chez Aspasia , dans l'espérance de recevoir la réponse à sa lettre. Madame Martin va elle-même à la porte, ayant reconnu son cheval dans la cour, et lui dit que son élève n'y est pas. Il descend chez la vicomtesse qui le reçoit très froidement ; désolé de cet accueil, il ne doute point que sa lettre n'ait été lue, et revient chez sa mère dans une agitation qui étonne toujours les gens qui n'ont point de passion. — Eh ! mon Dieu, mon fils, qu'avez-vous ? — Rien, ma mère, disoit Ernest. — Je parie que vous avez été chez Aspasia pour avoir la ré-

ponse de cette lettre, et elle la lui montra. L'impression que causa à notre amant l'apparition de sa lettre dans les mains de sa mère, fut semblable à celle que causoit la tête de Méduse. Il ne pouvoit concevoir comment elle étoit tombée dans les mains de la baronne; mais ce qui lui importoit le plus de savoir, c'étoit si son amie l'avoit lue, et il n'osoit le demander. Enfin, sa mère rompit le silence : n'avez-vous pas de honte, Monsieur, de vous conduire ainsi, et de me manquer aussi essentiellement ? vous me brouillez avec ma meilleure amie. La vicomtesse est furieuse contre vous ; elle ne veut plus vous voir, vous avez abusé de sa confiance.

Vous ne savez pas, Monsieur, ce que c'est qu'une lettre pour une jeune personne quand elle est assez foible pour la recevoir ; on voit bien que vous n'avez pas lu Clarisse ; mais j'espère que ce sera la dernière fois que vous m'exposerez à de semblables reproches. — Mais ma mère, oserai-je vous demander.... — Si la petite a lu votre lettre ? Non , Monsieur, très-heureusement, car si elle l'avoit lue, il eût fallu la mettre au couvent ; mais comme il n'y a que madame Martin et la vicomtesse qui le sachent, tout s'oubliera, j'espère, pendant votre absence ; et dès demain vous partirez, ne voulant pas que vous fassiez le malheur de cet aimable

enfant avec votre esprit romanesque , qui est le plus grand ridicule qu'un homme puisse se donner. — Et qu'y a-t-il de romanesque , Madame , à désirer d'épouser une jeune personne , aimable , bien née , et ayant des qualités estimables ? — En vérité , vous me faites mourir de rire ; un sous-lieutenant qui n'a pas fait encore sa première campagne , vouloir se marier , c'est pitoyable : partez , Monsieur , partez ; faites vos exercices ; apprenez à commander en obéissant , et quand vous reviendrez dans deux ou trois ans , vous serez tout étonné d'avoir eu une semblable folie. — Il vous est facile , Madame , de

plaisanter sur mon malheur ; il faut bien que je me soumette à vos volontés. Ne croyez pas cependant que je parte sans avoir revu Aspasia ; rien dans la nature ne m'y fera consentir. — Vous ne la verrez pas , Monsieur , la vicomtesse est partie avec elle aujourd'hui pour la Bourgogne ; et en effet , madame de Cervol , très-piquée contre la baronne , avoit déterminé le marquis à aller voir la ferme qu'elle avoit achetée pour sa fille , et dans laquelle existoit un vieux château où les deux frères avoient été plusieurs fois loger quand ils faisoient de grandes chasses.

Madame de Cervol voulut par-

tir avant que le baron quittât Paris, afin qu'il fût bien certain que c'étoit elle qui fuyoit les effets de la passion naissante de ce jeune homme pour Aspasia. Ernest ne crut point sa mère. Il alla à l'hôtel, où effectivement il apprit que tout le monde étoit parti. Se désespérer, faire mille projets plus extravagans les uns que les autres, fut d'abord ce que fit le pauvre Ernest ; mais il manquoit du premier mobile de toutes les expéditions hardies. Il n'avoit point d'argent, et n'étoit point encore initié aux moyens qu'employoient les fils de famille, pour anéantir d'avance leur patrimoine. D'ailleurs, on parloit d'une descente en Angleterre, pouvoit-

il ne pas se hâter de rejoindre? si son corps étoit de l'expédition, et qu'il ne s'y trouvât pas à l'instant du départ, il étoit perdu, déshonoré. Il partit donc, mais l'image d'Aspasie qui, sans les ruses de sa mère, ne l'eût peut-être pas occupé deux jours, ne le quittoit pas, et quoiqu'il n'eût pas reçu de réponse à sa lettre; que même il sut qu'Aspasie ne l'avoit pas lue, il ne s'en persuada pas moins qu'il étoit aimé. Tandis qu'arrivé sous les drapeaux, il cherche à se distinguer par son exactitude à son service et par sa sagesse, Aspasie ne comprend pas qu'on lui ait fait quitter Paris au moment où elle y pensoit le moins, et sans faire ses adieux

à la baronne; mais laissons-la se perdre dans les conjectures, et allons faire un voyage à Saint Gratien.

~~~~~  
CHAPITRE XXXIV.  
—

MADAME Dupin voyoit, avec une sorte d'orgueil, croître sa chère Marianne, dont la beauté s'étoit développée avec les années. Elle avoit plus de treize ans : cet âge qui n'est point encore la jeunesse, et qui n'est plus l'enfance, est entièrement perdu dans les éducations maniérées des villes. On n'y connoît presque pas l'adolescence, on passe subitement des jouets aux intrigues de la coquetterie, et on marioit surtout dans ce temps, de jeunes per-

sonnes qui n'avaient pas eu l'idée de ces douces et simples jouissances d'un âge , où au milieu de la bienveillance universelle , elles ne distinguent que la bonne amie avec qui elles se trouvent le plus de rapports , également attachées à toutes leurs autres compagnes , parce qu'alors on n'a encore aucune idée de préférence ni de jalousie , et qu'aimer est le premier besoin de l'être sensible.

Marianne occupée toute la semaine dans la ferme de madame Dupin , attendoit le dimanche avec un plaisir que les gens oisifs ne connoissent point. M. de Gerance avoit grand soin qu'elle eût les plus jolies parures de son état , et c'étoit toujours par les mains

de madame Dupin, que passoient ces présens.

Il est une époque dans la vie d'une jeune fille que la religion consacre , et qui est presque pour toutes, le jour où elles sont le plus jolies , ce qui prouveroit que la vertu et la modestie sont les plus grands charmes des jeunes personnes. M. de Gernance n'avoit rien épargné pour que Marianne fût une des mieux parées de la paroisse. Une jupe de mousseline blanche avec le juste pareil ; un bavolet et un grand fichu garni de dentelles lui séioient à ravir ; sa taille étoit très-mince , sa jambe et son pied parfaits ; mais elle n'avoit pas encore les charmes qui appellent les amours , et

il n'étoit aucun être d'un sexe différent du sien , qui eût osé former une seule pensée qui ne fût aussi pure qu'elle. Ses compagnes l'admirent et ne l'envient point ; elle est la gloire de la contrée. Le pasteur à qui elle doit les instructions qui l'ont rendue digne d'être admise à ce moment auguste , s'applaudit de la vertu et du recueillement de cette douce brebis ; la bonne madame Dupin pleuroit de joie ; elle bénissoit le ciel de lui avoir donné dans Marianne une consolation qu'elle n'osoit espérer, après avoir perdu tout ce qui l'attachoit à la vie , et elle prioit Dieu d'entretenir dans le cœur de sa fille adoptive les sentimens de religion et

de piété qu'il y avoit fait naître. Pour le chevalier, quoiqu'il ne fût rien moins que dévot, l'auguste simplicité de cette cérémonie le toucha vivement, et il désira que ces vérités qui produisoient d'aussi bons effets, se fissent sentir à son cœur. Il se rappela surtout en voyant la piété de Marianne, que telle étoit la malheureuse Euphrasie quand il l'avoit connue ; et par un instinct de sentiment, il s'adressa à celui en qui à peine il croyoit, pour qu'il rappelât dans le cœur de son amie cette douce piété qui seule peut consoler les grandes douleurs : pour lui rien ne le consolait d'être séparé de madame de Forban, quoiqu'il y eût plus de douze



ans qu'elle avoit quitté la France. Cet instant lui étoit toujours présent, et si quelque lueur d'espérance venoit éclairer ses peines secrètes, que de sujets d'alarmes ne lui restoit-ils pas !

Euphrasie, naturellement délicate, aura-t-elle supporté les fatigues d'une si longue traversée et la rigueur du climat n'aura-t-il pas détruit sa santé; puis le chagrin, l'inquiétude que lui causera sa fille, et lui-même, car il ne doute point qu'elle ne l'aime tendrement... En faisant le sacrifice de ne plus la voir, sa foiblesse pour lui n'avoit point diminué son estime fondée sur la connoissance qu'il avoit de ses vertus; et si le ciel la lui faisoit rencontrer

libre, il n'hésiteroit pas un moment à l'épouser; parce qu'il étoit certain qu'il étoit le seul homme au monde à qui elle eût pu sacrifier ses principes et ses devoirs; encore l'amour, pour l'entraîner à sa perte, lui avoit persuadé qu'elle étoit veuve. Heureuse la femme pour qui l'amant conserve après sa défaite une si haute vénération, plus heureux encore celui qui a trouvé une maîtresse digne d'une aussi sincère estime!

Toute la journée se passa presque entière à l'église; le soir, madame Dupin donna à souper au curé, à M. le chevalier de Gernance et à M. Lebrun qui étoit propriétaire en ce pays d'une manufacture de velours de coton

dont il tiroit un très-gros bénéfice et qu'il partageoit entre ses enfans et les pauvres qu'il regardoit comme les enfans des gens riches. Ce M. Lebrun étoit bien le plus honnête homme que l'on pût connoître. Il avoit soixante-cinq ans et n'en paroissoit pas cinquante, tant la vie qu'il avoit toujours menée avoit été régulière. Il avoit vécu quinze ans avec une femme aussi estimable que lui et qu'il chérissoit tendrement. Le ciel la lui avoit enlevée; elle ne lui avoit laissé qu'un fils.

Ce jeune homme annonçoit de grandes dispositions et son père s'occupoit de lui donner une excellente éducation, bien sûr que plus son fils seroit instruit, plus

il mettrait de soin à conserver un établissement qui lui avoit coûté beaucoup de peines, et qui ne seroit pas confié à des mains mal habiles. Ce village, disoit-il, que je fais vivre par ma manufacture, conservera cet avantage. Il m'est doux de penser que mon fils travaillera pour se soutenir honorablement, et mon établissement subsistera. M. de Gernance entra dans plusieurs détails avec M. Lebrun et lui demanda où étoit son fils. — Au collège, monsieur, comme j'y ai été moi-même; l'instruction est toujours utile et distingue les hommes entre eux. Si l'ouvrier que j'emploie s'aperçoit et à ma manière de m'exprimer et d'écrire, que

je n'en sais pas plus que lui, il n'aura nulle considération pour moi. Ceux avec qui je traiterai diront : c'est un honnête homme, mais sans éducation. J'ai donc voulu rendre à mes fils ce que mon père m'avoit donné. Et si, reprit le chevalier, les occupations qu'il aura eu dans sa jeunesse, l'éloignoient de votre état? — Je ne le crains point, c'est presque toujours la faute des pères quand les fils ne désirent pas suivre leurs professions. Que ceux-ci voient la considération, l'ordre, la paix et l'aisance, régner dans leur famille ; qu'ils y jouissent d'une honnête liberté, qu'en les associant à une portion de bénéfice, suivant leur âge, que

surtout on leur choisisse une femme dans son état, belle, vertueuse, et aucun fils n'abandonnera ni le comptoir ni l'atelier de son père. Le mien aura finies études cette année, et je l'attends aux vacances. Je ne me suis occupé encore pour lui que de payer bien exactement sa pension et ses maîtres: car quelques talens sont nécessaires aussi pour remplir les vides dans la vie, qui sont souvent bien plus mal employés. Voilà, se disoit M. de Gernance, un homme bien rare dans son état. Il ne l'avoit pas encore vu, parce que ce n'étoit que fort rarement qu'il sortoit de chez lui, et comme il étoit veuf, Léonce ne lui avoit point fait de

visite ; M. Lebrun n'avoit pas cru devoir chercher ceux qui ne pensoient point à lui. Un service qu'il avoit rendu à madame Dupin , avoit fait saisir à cette dame l'occasion de ce repas , pour y inviter son voisin. M. Lebrun n'y étoit venu qu'en faisant apporter une hure qu'un de ses correspondans de Troyes lui avoit envoyée, et du vin de Champagne , et ce n'étoit pas ce qu'il y avoit de plus mauvais au souper , qui fut aussi gai que décent. Voilà une jeune personne , reprit M. Lebrun , qui me plaît beaucoup par sa modestie, sa douceur : allons, dans cinq à six ans d'ici, il faudra la marier. Ce sera une com-

pagnie pour madame Dupin. Vous vous persuaderez que ces enfans seront les vôtres : et dans le vrai, est bien mère qui nourrit. — Je l'aime comme si c'étoit ma fille , reprit madame Dupin , et n'ayant plus d'enfant , cette petite parente m'en tient lieu. Marianne passa ses jolis bras autour du cou de sa bonne amie , et lui dit : ô oui , je suis votre fille par ma tendresse ! et jamais , jamais je ne vous quitterai ; et vous ferez bien , ajouta M. de Gernance , car vous avez , mademoiselle , de grandes obligations à madame Dupin. Le curé appuya aussi ces mots , et M. Lebrun regardoit Marianne avec plaisir : quand elle sortoit de ta-



ble pour aller chercher quelque chose dans la cuisine, il disoit, elle sera une très-belle femme, et puis active, propre, vigilante. Quel âge a-t-elle? — Treize ans et demi. — Oui, elle sera bien à marier dans six ans. — C'est bien dit marier, il faut une dot. — Beauté, et surtout vertus, ce sont les meilleures. M. de Gernance jouissoit du succès de ses idées sur l'éducation, et il voyoit se développer pour sa fille un avenir bien plus sûrement heureux, que pour Aspasia, pour qui ses père et mère avoient déjà des inquiétudes qui les forçoient de s'éloigner de Paris, tandis que Marianne, simple comme la fleur des champs, croissoit à l'abri de

toutes séductions, déjà estimée, par ses modestes vertus, des hommes qui savent les apprécier, et devant, comme le disoit M. Lebrun, faire le bonheur d'un galant homme, à qui elle apporteroit une fortune considérable pour son état, sans avoir aucune idée, ni aucune occasion de la dissiper en folles dépenses.

Cette journée qui finit à dix heures du soir, car il falloit être levé le lendemain à cinq, fut une des plus délicieuses du chevalier depuis qu'il étoit séparé de madame de Forban. Il demanda à M. le Brun d'aller voir ses ateliers : il y alla et depuis ce jour, ils se lièrent d'une amitié sincère.

~~~~~  
CHAPITRE XXXV.
—

QUAND madame de Cervol arriva à Semur, et qu'elle dit à l'auberge qu'elle alloit à Sabrice, on lui demanda d'un air assez étonné, où elle comptoit loger. — Au château. — Au château ! madame, dieu vous en garde. — Je sais bien qu'il n'est pas trop bon : mais malgré cela je ne crois pas qu'il tombe tout à l'heure d'après ce que l'on m'en a dit. — Oh ! je le crois bien aussi, disoit l'hôtesse. Ce n'est pas là ce que je voulois dire. — Eh bien ! qui y a-t-il ? — Il y revient, dit l'hôtesse

en baissant la voix. — Que dit, madame? interrompit Alphonse qui jusque-là n'avoit pas pris grand intérêt à ce que l'on disoit. — Rien, marquis, madame plaisante. — Et pardienne non : Demandez à tout Semur, on vous le dira ; et vous verrez, madame, que vous n'y tiendrez pas plus que les autres. Le fermier n'y loge plus, vous savez bien que c'en est un nouveau. Eh ! bien, c'est depuis ce tems. — Madame, dit madame Martin, si cela est vrai, je ne vais pas à Fabrice. — Et vous aussi, madame Martin, vous donnez dans de pareils contes ? Et Aspasia écou-toit avec une certaine frayeur, que cependant elle dissimuloit

par amour propre, par ce qu'elle voyoit que la vicomtesse se moquoit de sa gouvernante.

La vicomtesse qui étoit loin de donner dans de pareilles balivernes, n'en étoit pas moins fâchée de ces bruits, qui prouvoient qu'il existoit aux environs de Sabrice des coquins qui cherchoient à tromper et à profiter de la crainte qu'ils inspireroient, pour voler et assassiner. Elle se reprochoit d'avoir quitté Paris sans savoir quel parti ils prendroient. — Allez à Fabrice, dit le marquis, logez dans le château ayant des chiens, des armes, de la lumière, et je vous jure que l'on ne s'amusera pas à faire le revenant. Madame Martin n'apprit qu'avec une ex-

trême frayeur, que l'on partoît. Aspasia eût beaucoup mieux aimé retourner à Paris pour recevoir Ernest qu'elle n'avoit pu remercier de ses bonbons qu'elle avoit trouvé excellens : mais elle n'avoit rien à dire, la volonté de son amie alloit comme de raison avant la sienne.

On arrive à Fabrice, et on trouve en effet que le fermier ayant déserté le vieux château, s'étoit retiré dans une maison à lui, à l'autre bout du village, et que ce n'étoit pas sans de mortelles inquiétudes qu'il y avoit laissé son bétail dont il étoit bien en peine et d'autant plus que ni homme, ni femme ne vouloit coucher au château. — Eh bien !

mon cher Passelot, c'étoit le nom du fermier, vous serez tranquille cette nuit, car j'y coucherai. — Monsieur, je ne vous le conseillons pas. — Et pourquoi ? — Pour des choses qui font peur tant seulement à les raconter. Figurez vous que vous savez *bien* ce souterrain qui est sous terre à côté de *c'te tour* qui n'y est plus puis qu'on l'a jetée bas par vos ordres, il y a bien à présumer que *c'te tour* renfermoit quelque diablerie ; car c'est après qu'on l'a jetée bas et que sauf votre respect on a fait d'une partie des lierres des murs du cimetière; c'étoit quinze jours après celui où j'ai pris possession de la ferme, que le bruit a commencé. J'avois entendu du bruit

dans la cour, et les chiens qui heurloient. J'avois été voir, et j'avois vu, au clair de la lune, les pierres qui dansoient en rond à la place où jadis elles étoient quand la tour étoit sur pied ; ça commença bien à nous faire peur ; et je dis à Mathurine : ne restons pas là , *not' femme*, *vlà* qui va nous porter malheur, et en effet, le lendemain voilà un de mes chevaux qui a la cuisse cassée. Le soir, même vacarme. On entendoit les pierres qui se choquoient les unes contre les autres ; et le lendemain, il nous mourut vingt-sept moutons de la tête du troupeau ; mais tout cela n'étoit rien. — Un cheval et vingt-sept moutons, mon cher, sont une grande

perte. — J'en aurois donné le double, le triple, Monsieur, pour n'avoir pas vu ce que j'ai vu. — Et qu'est-ce donc que vous avez vu? — Depuis deux jours, les pierres ne dansoient plus, et tout alloit assez bien dans la *farme*, quand j'entendons un bruit qui venoit du souterrain, ni plus ni moins que la trompette du jugement.... Je dis à *not'* femme, c'est fait de nous, puis nous n'entendons plus rien. Ne *v'la t-il* pas que la curiosité me pousse à aller avec mes deux chiens et ma femme, voir à l'entrée du souterrain, qu'est-ce qui avoit fait ce bruit; je prens Mathurine par-dessous le bras, ma fourche de l'autre main, mes chiens me suivoient : nous trou-

vons les pierres bien tranquilles , elles ne dansoient pas le moins du monde , nous approchons ; quand je dis approcher , nous en étions encore à deux portées de fusil , quand le carillon recommence , et puis les pierres de sauter. V'là la peur qui me prend , je veux retourner à la maison ; je vois à la porte une grande figure blanche qui avoit bien quinze pieds de haut , et qui avoit une tête toute flamboyante. Nous v'là Mathurine et moi tombés à plat ; j'sommes restés je ne sais trop combien ; mais ce qu'il y a de sûr , c'est que nous n'avons jamais osé rentrer dans le château , et j'avons été coucher dans la bergerie , où on a été bien étonné ,

le lendemain matin, de nous trouver là. J'avons déménagé le même jour, et sommes venu dans c'te maison ci, maudissant bien la curiosité qui nous avoit fait sortir. — C'est donc là tout ce que vous avez vu, père Passelot? — Eh mon dieu! M. le marquis, qui est-ce donc qu'il falloit voir de plus? d'ailleurs, ce n'est pas que moi et ma femme qui l'avons vu. Depuis que j'sommes sortis du château, tout le monde a voulu savoir si c'étoit bien vrai ce que j'avions dit : on est venu dans la cour, et on a vu le fantôme qui se promène partout. M. le curé est le seul qui n'a pas voulu y venir : pour moi, je meurs toujours de peur qu'avec sa tête

tout enflammée il ne mette le feu à la grange, dont je n'ai pu faire transporter les grains. — Ce seroit effectivement ce qu'il y auroit de plus dangereux ; mais j'y veillerai. — Comment, M. le marquis, sérieusement vous voulez aller coucher au château ? — Très certainement. — C'est bien imprudent. — Les esprits ont peur de moi ; j'ai un caractère.... — Ah ! cela est différent. Madame Martin, à qui Mathurine avoit conté dans le plus grand détail cette lamentable histoire, dit que, s'agiroit-il de la couronne de France, elle ne coucheroit pas au château, et elle resta chez la mère Passelot. Madame de Cervol amena avec elle

Aspasie, ils n'entendirent , ne virent rien , et dormirent toute la nuit du plus profond sommeil.

CHAPITRE XXXVI.

MADAME Martin persistoit, quoique tout le monde dît que le marquis avoit fait peur à l'esprit, à demeurer chez Passelot ; que cependant M. de Gernance vouloit engager à venir reprendre son logement au château, et sans pouvoir y réussir.

Il y avoit un mois qu'ils étoient à Sabrice, quand on entendit le bruit d'une trompette dans le souterrain. M. de Gernance pria ces dames de rester, et d'être parfaitement tranquilles ; et pre-

nant avec lui quatre de ses gens , dont deux avoient des flambeaux et les deux autres des fusils à deux coups bien chargés, ils vont à l'endroit d'où partoît un tintamarre épouvantable. Quatre autres domestiques bien armés aussi, restèrent dans le vestibule. M. de Gernance entre dans le souterrain, le bruit cesse, on ne voit rien qu'une ombre qui se peignait sur le mur au moment où ils entroient, et qui disparut aussitôt. M. de Gernance va jusqu'au fond, examine avec grand soin, ne voit aucune issue, aucune trappe, et est cependant bien persuadé qu'il y a une communication avec la route qui se trouve au-dessus du souterrain; mais où

est elle, il ne l'aperçoit pas. Il propose à deux de ses gens de rester à l'entrée de la grotte , afin que les coquins qui sûrement y étoient cachés, ne pussent pas en sortir ; mais aucuns ne voulurent tenter cette périlleuse aventure. Gernance y fût bien resté seul , et eût renvoyé ses peureux compagnons , s'il n'avoit pas craint d'inquiéter Cécile. La vicomtesse, comme nous l'avons dit, étoit restée au château avec Aspasia, qui désiroit que le marquis revînt, surtout quand elle entendit pousser des cris lamentables. Oh ! Marianne, dit-elle, qu'est-ce qui arrive donc là-bas ? et elle se pressoit contre sa mère, qui elle-même ne savoit trop à quoi attri-

buer le bruit qu'elle entendoit , quand tout-à coup sa lampe s'éteint, ses portes s'ouvrent, et elle voit entrer le fantôme qui n'avoit pas ce jour-là quinze pieds ; mais qui étoit encore d'une taille assez redoutable. Aspasia fait un cri et tombe évanouie dans les bras de sa mère ; la vicomtesse ne pouvoit se défendre elle même d'une assez grande crainte quand elle voit la tête enflammée du spectre rouler à ses pieds, sans perdre sa lumière qui éclaire une scène assez extraordinaire ; le long vêtement blanc du fantôme disparoit, la partie supérieure de son corps se détache, et un petit bossu se jette aux genoux d'un jeune officier qui lui tenoit l'épée sur la

gorge, en lui criant : Dieu ou diable, confesse qui tu es — Hélas ! Monseigneur, je ne suis ni l'un ni l'autre, mais un pauvre fermier démonté de son emploi, qui ai cru, en faisant le revenant, obliger mon successeur à me laisser la place : voilà tout, Monseigneur, je n'ai ni tué ni volé, ni n'en ai envie.

Madame de Cervol qui commençoit à voir que le petit bossu avoit encore plus de peur qu'il ne lui en avoit fait, se rassura, surtout en apercevant que le jeune officier qui le menaçoit, étoit fort de sa connoissance, et intéressoit encore plus Aspasia. Aussi le son de sa voix suffit pour rappeler cette jeune personne à la vie, et

dans son premier mouvement ,
elles'écria : quoi, c'est lui ! — Qui ?
lui dit le marquis , qui revenoit
avec ses gens , et qui n'étoit pas
peu surpris de voir son ancien fer-
mier tenu au collet par un jeune
militaire qu'il reconnut aussi à
merveille ; et que , sans doute ,
mon lecteur reconnoît de même.
— Eh ! mais , mon cher Ernest ,
c'est toi ; d'où viens tu ? et par
quel hasard es - tu ici ? — C'est
l'amour qui m'a conduit. — L'a-
mour ? voilà bien la réponse d'un
chevalier français. Ne plaisan-
tons pas , dit la vicomtesse , je
ne sais ni d'où il est venu , ni com-
ment ; mais ce que je sais bien ,
c'est qu'il est arrivé fort à propos ;
car je ne sais trop quels étoient

les projets de M. Jacmin, votre ancien fermier. Eh ! oui, c'est bien lui. C'est donc vous, M. Jacmin, qui vous amusez à faire le revenant ; car je vois ici, et votre tête flamboyante qui n'est autre qu'une citrouille avec une lumière dedans, et ce grand panier d'osier et ce drap, tout cela pièces de conviction qui resteront au greffe, et vous, M. Jacmin en prison jusqu'à ce qu'il plaise à la justice de vous faire pendre. Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! *queu malheur !* et n'y a-t-il donc aucune miséricorde à attendre ? — Aucune, et il donna ordre qu'on le descendît dans la tour carrée. Il embrassa alors le jeune baron, qui, déjà avoit reçu sa récom-

pense par le plus doux regard que lui avoit adressé à la dérobée la chère Aspasia. Puis, comme il lui demanda le sujet de son voyage, le baron lui répondit :

Ma mère m'ayant obtenu une sous-lieutenance dans les Cuirassiers, je suis parti pour Metz, où ils étoient alors, ou du moins quelques officiers de l'état-major, qui me reçurent et m'apprirent que le régiment étoit parti pour Besançon, et qu'il m'étoit bien libre de le suivre. Le désir de changer de place, une heureuse inspiration me décidèrent à l'instant à partir; comme je n'étois pas obligé de prendre la même route que le régiment, je me déterminai à passer par Dijon, où j'ai

une vieille tante qui m'avoit toujours aimé; j'y suis arrivé hier au soir, entre quatre à cinq heures. La bonne parente, enchantée de me voir, fait faire un excellent dîner, et y engage cinq à six de ses voisines aussi âgées qu'elle. On se met à table, et au dessert, on raconte; car c'est en tout pays le grand plaisir de la vieillesse. On parle de Semur, un des convives rapporte qu'il se passe dans un village près de cette ville, des aventures étranges, et que l'on craint beaucoup pour les jours du marquis de Gernance, qui s'obstine à demeurer dans le château, et pour ceux de deux aimables personnes qui sont avec lui. A cet instant, je n'ai pu être

maître de mes inquiétudes ; aussitôt le dîner fini , je prens congé de mon éternelle cousine , et sous prétexte qu'il faut que je sois rendu demain à Besançon , je laisse ma voiture et mes gens à Dijon , en leur disant de se rendre au régiment. Je vais à la poste , prends un cheval et arrive à Sémur. On m'effraye encore davantage sur les dangers que vous couriez ; je ne crois pas arriver assez vite , j'avois pris un guide , je le devance ; dès qu'à la lueur des étoiles , j'aperçois le château , j'entre dans la cour dont la grille étoit ouverte ; je vois le prétendu fantôme : mon postillon qui m'avoit rejoint , a une si grande frayeur , qu'il tombe de cheval , et je ne

sais ce qu'il est devenu. Un autre objet m'intéresse bien plus vivement. Je voyois le faux spectre prendre le chemin du vestibule, et y entrer. Je mets pied à terre, je cours, j'arrive à l'instant... — Où il s'en falloit peu qu'Aspasie ne mourût de peur. — Il étoit si grand, si laid ! — Et si peu redoutable : il en est ainsi de presque tous les événemens de la vie, on les voit de loin grands et effroyables ; en approchant, ils ne sont rien.

Le marquis demanda où étoient ceux de ses gens qu'il avoit laissés pour défendre Cécile et sa fille ; on sut bientôt qu'ils s'étoient cachés dans la cave. Leurs camarades, qui en auroient pu

faire autant, allèrent les chercher et les accablèrent de mauvaises plaisanteries. On ne put s'empêcher de louer le courage et la présence d'esprit qu'Ernest avoit montrés dans cette occasion. On envoya chercher le père Passelot pour lui faire voir son libérateur. On lui montra la citrouille, le drap, le panier; et il avoit encore bien de la peine à croire que ce fût si peu de chose qui lui eût fait tant de peur. On lui demanda ce qu'il vouloit que l'on fît de Jacmin. — Eh ! mon dieu, rien du tout, qu'il dise seulement que c'étoit lui, afin qu'on le sache et puis qu'on n'ait plus peur. Ce fut en effet la seule punition qu'on lui infligea. Aspasia n'avoit ni

mangé ni parlé au souper. Mais comme elle étoit joyeuse que son ami fût près d'elle ! Il passa trois jours à Sabrice, et quoiqu'il n'osât reparler de sa lettre, il n'eut aucun doute qu'il ne fût aimé et que madame de Cervol ne désapprouvoit pas son amour : que pouvoit-il demander de plus au ciel ? Il eût volontiers récompensé Jacmin d'avoir fait le revenant, puisqu'il lui avoit procuré un si doux accueil d'Aspasie, et de celle dont elle dépendoit.

CHAPITRE XXXVII.

L'AMOUR, qui sait tirer parti de tout, ne négligea pas les moyens que l'aventure du faux revenant lui donna, et la vicomtesse oublia le mécontentement qu'elle avoit eu de la conduite de madame de Rosemont, pour ne voir dans Ernest qu'un jeune homme charmant plein de courage et qui portoit à Aspasia le plus tendre intérêt. Ce fut alors qu'elle regretta de n'avoir pas donné à sa fille le nom de son père. Car alors elle ne voyoit aucuns doutes que

ce mariage se seroit fait sans la plus légère difficulté : mais en déclarant en ce moment son hymen avec le marquis , ce n'étoit point la même chose : sa fille n'en seroit pas moins censée le fruit de sa foiblesse ; et ce mariage quoiqu'il eût été fait depuis longtemps, ne paroîtroit toujours au jeune homme que l'acte d'un repentir tardif, puisque aucune date n'en avoit fixé l'époque.

La pauvre vicomtesse éprouvoit ce qu'éprouvent toutes les femmes qui manquent à ce qu'elles se doivent , qu'il est impossible, après une faute grave, de conserver sa réputation intacte ; et qui osera disconvenir que de la perte de ce bien inappréciable , nais-

sent mille chagrins cruels. Cependant elle se flatta qu'Ernest, passionnément épris, ne rechercheroit pas avec un soin scrupuleux l'origine d'Aspasie; elle traita donc le baron avec infiniment d'amitié. Il ne fut plus question ni de la lettre ni de la boîte de bonbons. Ernest trouva-t-il le moment d'en parler à Aspasie, ou se contenta-t-il de lire dans ses yeux qu'elle partageoit ses sentimens? c'est là ce que les mémoires que l'on m'a communiqués ne disent point. Seulement on sait que le fils de madame de Rosemont resta trois jours à Sabrice, où tout étoit rentré dans l'ordre, et qu'il partit pour Besançon, non sans supplier le mar-

quis de lui obtenir du commandeur la main d'Aspasie. Alphonse lui demanda s'il ne falloit pas s'assurer avant si ce mariage deviendroit à sa mère. — Elle ne veut sûrement pas mon désespoir, et il n'est aucun doute que je ne survivrois pas à son refus. — Vous êtes encore bien jeune. — Mon père avoit le même âge quand il a épousé ma mère, et si la mort ne l'eut pas enlevé, ils eussent joui pendant un grand nombre d'années d'une félicité parfaite. — Souvent, mon ami, en se mariant si jeune, on se prépare de longs chagrins. — Ah ! c'est impossible avec Aspasie. — Quel est l'homme qui n'en dise autant de sa maîtresse dans le

premier enivrement de l'amour?
 — Le mien durera autant que ma
 vie. — Vous le croyez? — Ah!
 vous ne sentez donc pas tout le
 prix des charmes d'Aspasie? —
 Je conviens qu'elle est belle,
 qu'elle a un caractère doux et ai-
 mable, beaucoup de talent, d'es-
 prit. Tout cela vous enchante :
 mais qui vous dit, lorsque vous
 serez son époux, que toutes ses
 qualités ne perdront pas de leur
 prix? — Jamais. — Eh! mon dieu,
 cher baron, si vous parliez avec
 franchise, six mois après votre
 mariage, vous diriez peut-être :
 sa figure est ordinaire, les femmes
 ont peu de mérite à être douces,
 complaisantes; si elles se condui-
 sent autrement, elles se couvrent

de ridicule ; son esprit n'a rien de brillant et les talens ne sont utiles à rien pour le bonheur d'un époux. — Ah ! marquis, on voit bien que vous avez fui les liens de l'hymen et que vous voulez que l'on suive sur cela votre exemple. — J'en suis bien éloigné, ou plutôt, mon ami, mon opinion a beaucoup plus de rapport avec la vôtre que vous ne l'imaginez. Votre brillante imagination vous peint déjà les biens que vous souhaitez. Vous vous voyez auprès d'une compagne chérie qui porte votre nom, entouré d'enfans qui vous donnent celui de père. J'eusse comme vous désiré ces biens ; par des circonstances qui font mon malheur, rien de tout cela n'a pu être,

— Quoi ! vous avez des regrets ? je vous croyois parfaitement heureux. — Non , mon ami , je ne le suis point, je ne le serai jamais : mais il est inutile de vous parler de moi , parlons de vous et soyez sûr que je ne négligerai rien pour que le commandeur vous donne sa nièce. — Si vous le voulez , cela sera , car le commandeur fait tout ce que vous voulez. — Soit : mais pensez à obtenir le consentement de la baronne. — Je l'aurai , sa tendresse pour moi m'en est un sûr garant. Ils se quittèrent avec promesse de s'écrire.

Le marquis ne souhaitoit rien tant que ce mariage ; mais il étoit loin d'imaginer que le baron le vouloit aussi. Il croyoit ferme-

ment que la naissance de sa fille seroit un obstacle insurmontable , et il maudissoit mille fois ce besoin du faste et des délices qui avait entraîné Cécile et lui loin des vrais principes et privé de son état l'enfant qui leur étoit si cher. Cependant , ainsi que madame de Cervol , la fausse honte l'empêchoit de revenir sur ses premières démarches ; et , semblable à un voyageur qui , croyant entrer dans une belle prairie , s'écarte de la route , et insensiblement se trouve engagé dans un marais fangeux , chaque pas qu'il fait rend sa situation plus dangereuse , de même tout ce que le marquis projette pour réparer , au moins autant qu'il est en lui ,

la faute qu'il a faite , ne sert qu'à l'aggraver. Il a placé sa fille dans une position toujours équivoque , et qui doit , à moins qu'on n'ait reçu de la nature un caractère très - fortement prononcé , causer le malheur de l'individu qui ne sait où fixer ses idées , et se plaint d'autant plus de son sort , qu'il n'est point dû , comme celui des autres , aux caprices de la fortune , mais à la fantaisie de ses parens , à qui elle pourroit dire : dès que vous vouliez me placer suivant vos idées dans la société , que ne choisissiez-vous mieux que vous n'avez fait ? Le marquis prévît , mais trop tard à cette époque , tous les chagrins

dont sa fille seroit un jour accablée.

La vicomtesse se flattoit au contraire que si Aspasia épousoit le baron de Rosemont, elle seroit fort heureuse, et que l'ayant toujours avec elle, elle guideroit ses pas dans le moment où la beauté et l'extrême jeunesse sont entourées de pièges. Elle n'imaginait pas que la baronne pourroit désirer d'avoir dans sa maison, une femme jeune, fraîche comme Hébé, et dont la beauté étoit bien supérieure à celle que madame de Rosemont avoit eue même dans sa plus grande jeunesse. Elle croyoit au contraire qu'elle éloigneroit une aussi dangereuse

rivale. Cécile , bonne , simple quoiqu'avec de l'esprit , ne se doutoit pas des ressources de l'intrigue , et si elle en avoit eu la moindre idée , rien ne lui auroit fait consentir au mariage de sa fille avec le fils de madame de Rosemont.

Dès que celui-ci fut arrivé à son régiment , il écrivit à sa mère , aussi au commandeur , à la vicomtesse : à qui n'auroit-il pas écrit ? C'est un point essentiel aux amants. Malheur à celui qui a un ami fortement occupé d'une passion dont il est le seul confident ! Il ne pourra plus suffire à répondre à ses lettres. Heureusement comme je l'ai dit , Ernest partageoit ses faveurs , mais les

réponses ne le satisfaisoient pas. Sa mère jouant toujours le même rôle, ne répondoit seulement pas aux peintures brûlantes qu'il lui faisoit des charmes et des vertus d'Aspasie.

Le marquis mettoit la plus extrême réserve et disoit toujours la même chose. — Que votre mère fasse la première démarche, et je suis certain que le commandeur ne s'opposera pas au mariage. Le vieux commandeur à qui on avoit dit mille fois sa leçon et qui la répétoit en écrivant comme en parlant, assuroit le baron qu'il écriroit à monsieur le comte Agostino, chef de la maison, et que d'après sa réponse il disposeroit de la main d'As-

pasie. Où demeure-t-il, où est-il ce comte Agostino ? disoit Ernest lorsqu'il reçut cette lettre ; qu'on me le dise. J'irai le trouver, et il me donnera son aimable parente, il n'y a pas de doute ; car personne dans le monde ne la rendra aussi heureuse que moi, parce que personne ne l'aimera aussi passionnément (1) ; et il écrivait de nouveau pour avoir l'adresse de ce prétendu parent. Le commandeur n'avoit garde de l'envoyer, et notre amant se désespéroit. Les seules lettres qui apportotent quelque adoucissement à ses chagrins c'étoient

(1) Ce n'est pas toujours une raison ; mais à dix-huit ans on le croit.

celles de la vicomtesse : elles étoient aimables et sensibles comme elles. Elle ne promettoit rien et elle n'en avoit pas le droit puisqu'elle étoit censée n'en avoir aucuns sur Aspasia : mais elle convenoit qu'elle croyoit que ce mariage seroit très convenable pour son élève et que pour elle si elle étoit consultée elle seroit fort éloignée de s'y opposer ; et elle ajoutoit seulement, je ne crois pas cependant que madame de Rosemont le désire, car elle ne m'en parle point dans ses lettres. Ernest attendoit l'hiver avec une impatience extrême, il lui sembloit que s'il étoit à Paris tous les obstacles disparoîtroient. Enfin le mois d'octobre arriva, et notre

sous-lieutenant quitta ses drapeaux avec autant d'empressement qu'il en avoit eu à les joindre.

~~~~~  
CHAPITRE XXXVIII.  

---

ASPASIE depuis quelque tems trouvoit à son amie l'air triste et pensif; elle n'osoit lui en demander la cause, et étant elle-même affligée de l'absence du baron, elle n'étoit pas capable de la distraire. Cependant un jour qu'elle entra dans le boudoir de la vicomtesse au moment où celle-ci ne s'y attendoit pas, elle la trouva tout en larmes, et entendit ces mots qu'elle adressoit au marquis. Je ne le vois que trop, mon ami : nos torts envers Aspa-

sie ne peuvent se réparer , et si elle me les reprochoit un jour j'en mourrois de douleur. — Moi, vous rien reprocher, s'écria Aspasia, en se jetant dans les bras de sa mère ; et qu'aurez-vous pu faire de plus pour moi, mon amie, que ce que vous avez fait ? J'aurois eu le bonheur de vous avoir pour mère, que je n'aurois pu rien espérer de plus. Mais d'où viennent ces larmes : ah ! monsieur le marquis, dites-moi ce qui afflige si vivement ma bonne amie.

Cécile et Alphonse qui ne s'étoient point attendus à cette explication, ne savoient que répondre. Cécile pressoit sa fille dans ses bras, ses larmes redoubloient ; le marquis, la tête appuyée dans

ses mains, se sentoit atterré par cette situation : il étoit prêt à se précipiter aux pieds de Cécile pour la prier de tout déclarer à Aspasia et de lui donner ce titre si doux, qui tant de fois avoit été au moment de lui échapper, il alloit la prier de lui révéler le secret de sa naissance et de la nommer sa fille.

Aspasia ne cessoit de prier Alphonse de lui expliquer le sujet de la douleur de celle qu'elle chérissoit à l'égal d'une mère. Cécile, vaincue par la force des sentimens de la nature, alloit tout avouer, quand la baronne qui entroit toujours sans être annoncée, parut en disant : Eh bien, mon extravagant de fils ne vient-

il pas d'arriver; mais quoi, qu'avez-vous donc, vicomtesse? si l'un de vous trois étoit absent, je croirois que les deux autres le pleurent. Comme vous voilà tous, il n'y a pas d'inquiétude à avoir; mais dites-moi donc, y a-t-il rien de semblable à ce que m'a fait cet écervelé? Je crois qu'il passera l'hiver à son régiment, point du tout, Monsieur obtient un corgé de ses chefs sans mon aveu, et le voici arrivé: je n'en sais que faire.

— Alphonse et Cécile s'étoient remis et répondoient quelques mots parfaitement insignifiants à la baronne. Pour Aspasia, le retour d'Ernest l'occupoit si vivement, qu'elle en perdit pour l'instant le souvenir de ce qu'a-

voit dit madame de Cervol au marquis , et elle étoit incapable de penser à autre chose qu'à la joie de revoir son jeune ami. — Ma petite , dit la baronne , je voudrois que vous me laissassiez un instant avec vos amis. Je vous demande mille pardons ; mais il est des choses qui ne conviennent pas à votre âge. Aspasia rougit , et se retira assez mécontente , et quoique la baronne fût la mère d'Ernest , elle avoit peine à lui pardonner de la renvoyer comme une petite fille , elle qui sentoit si bien qu'à quinze ans on ne l'est plus.

Dès qu'elle fut sortie , la baronne dit : vous vous doutez de ce qui ramène mon fils ; et comme

personne ne répondoit, l'amour, continua-t-elle, qu'il a pour Aspasia : cela me contrarie affreusement, mais il faut bien vouloir ce qu'on ne peut empêcher. — Mais il me semble, Madame, que rien ne vous y force. Quant à Aspasia, elle peut, je crois, trouver un parti qui seroit aussi avantageux. Difficilement, mon cher, répondit la baronne, pensez donc que mon fils monte dans les carrosses ; qu'il a la promesse d'un régiment, et 40,000 liv. de rente. Je comptois le marier à la petite-fille du duc de \*\*. — Vous feriez très-bien. — Non, vous ne le pensez pas, vous aimez trop Aspasia, et qui ne sait pas que son cœur est depuis long-temps donné à mon

fils? — Dès long-temps , cela seroit difficile ; elle n'a pas encore quinze ans. — Vous épiloguez sur les mots , aujourd'hui , mon cher marquis , vous avez de l'humeur ; mais à propos , dites moi donc quelle étoit cette scène pathétique que vous étiez en train de jouer tous les trois ? Etoit-ce une reconnoissance ?..... J'allois oublier de vous dire que si je me déterminois à laisser mon fils faire la folie d'épouser Aspasia. — Madame , j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que vous êtes bien la maîtresse de vous y opposer , et qu'il n'est pas certain qu'on vou-  
 lût la lui donner. — L'orgueil maternel s'en mêle ; en vérité , ma chère , je ne vous comprends pas ,



Je suis contrariée de voir déranger tous mes projets, mais on n'en cède pas moins au bonheur d'un fils à qui on a tout sacrifié. Pour en revenir à ce que je vous disois, si Aspasia doit être ma bru j'exige.... — Que nous la reconnoissions, c'est bien notre intention, et quand vous êtes entrée... — Vous lui appreniez qu'elle est votre fille? — Nous ne lui avions encore rien dit. — Rien? — Pas un mot encore. — Tant mieux, car ce que je vous demande, ce qui est une condition expresse de mon consentement, c'est qu'Aspasia ne soit jamais que la fille du comte Agostino, et que mon fils et elle, n'en sachent jamais davantage, ou bien je vous le dis,

je refuse tout consentement, et mon fils attendra qu'il ait ses trente ans pour se marier. — Mais voilà une plaisante fantaisie, et d'autant plus bizarre, que nous ne vous cacherons pas que nous sommes mariés. — Vraiment, et depuis quand? — Avant la naissance d'Aspasie; mais pour ne pas perdre l'usufruit de la fortune de mon premier mari, ce mariage est sans aucun acte qui le constate, il a été fait dans la chapelle de l'ambassadeur de Portugal, par son aumônier; c'étoit assez pour tranquilliser ma conscience, sans me donner l'inquiétude de perdre ma fortune; car aucun de ceux qui surent ce mariage n'avoient d'intérêt à le

divulguer et ils manquoient de preuves pour en attester la vérité; mais à présent que , par nos économies , nous pouvons donner à Aspasia 200,000 liv. en mariage , il nous est bien indifférent de laisser le comte de Cervol rentrer dans des biens qui doivent revenir un jour à ses enfans , et au moins ma fille reconnue authentiquement , ira de pair avec tout le monde. — Tout cela est à merveille , faites ce que vous voudrez , vous êtes bien les maîtres , je n'ai pas le droit de m'y opposer , mais je vous répète que je ne veux pour ma bru qu'Aspasie d'Agostino , et que , dès l'instant que vous la reconnoîtrez , je m'oppose à tout; et comme elle vit que le marquis

paroissoit fort irrité , elle ajouta ,  
ce n'est pas que je ne tinsse à  
honneur que mon fils épousât  
mademoiselle de Gernance ; mais  
il est des circonstances qui doi-  
vent faire penser différemment.

Aspasie , née de votre hymen ,  
s'il eût été public , je vous le ré-  
pète , honoreroit mon fils , mais  
que signifiera cette tardive recon-  
noissance , ce mariage qu'il fau-  
dra que vous fassiez réhabiliter ?  
sinon à prouver que vous avez eu  
une foiblesse ; à l'apprendre à votre  
fille qui saura au même moment  
qu'elle a une mère et que cette  
mère fut coupable ; quel effet vou-  
lez vous que cela produise dans  
une tête de quinze ans ? et puis  
pour mon fils cela l'embarrassera

dans le monde. — Quoi ! vous voulez que nous le trompions ? — Et que faites-vous depuis qu'il connoît Aspasia ? ne la croit-il pas fille d'un grand seigneur italien ? Laissez-le dans son erreur : il en sera plus heureux. — Quoi ! en lui donnant Aspasia , je ne lui dirai point : c'est ma fille dont je te confie le bonheur. — J'avoue que cette phrase feroit un très bel effet dans un drame ou dans un roman ; mais dans la position actuelle d'Aspasia , dispensez-vous-en , ma chère vicomtesse , ou ne parlons plus de mariage ; au surplus , je vous laisse à vos réflexions. Les miennes sont toutes faites. Vous donnerez , ou pour mieux dire , le commandeur ,

avec qui j'arrangerai tout cela , donnera deux cent mille livres comptant. — Ils sont en or dans cette cassette. — Fort bien , cela sera facile à régler. La petite aura six mille livres de douaire : allons quand vous serez déterminés , vous me le ferez dire et je rendrai la vie à mon pauvre Ernest , qui meurt d'amour et de douleur , parce que je refuse constamment de l'écouter , n'ayant rien voulu lui dire que je ne susse vos intentions.

La vicomtesse lui demanda huit jours pour prendre son parti ; et le marquis , en donnant à la baronne le bras pour monter en voiture , l'assura que le bonheur d'Aspasie lui étoit trop cher pour

ne pas lui tout sacrifier et qu'il répondoit qu'il ameneroit la vicomtesse à céder à la force des raisons que madame de Rosemont avoit pour que sa bru gardât le nom sous lequel elle étoit connue dans le monde.

~~~~~  
CHAPITRE XXXIX.
~~~~~

QUAND le marquis fut rentré dans le boudoir de la vicomtesse, celle-ci lui demanda ce qu'il pensoit de la conversation qu'ils venoient d'avoir. — Je n'aurois pas cru la baronne capable d'un raisonnement aussi juste: il faut en convenir, tout ce qu'elle nous a dit est parfaitement vrai, on ne connoît Aspasia que comme mademoiselle Agostino, et ce seroit bien inutile de lui ôter la possession d'un état pour lui en donner un qui ne seroit pas exempt de



blâme ; laissons donc le voile qui cache et notre faute et sa naissance : d'ailleurs, quel mariage pourrions-nous espérer pour elle, quand même elle eût été ma fille aux yeux de la loi, qui eût valu celui du baron ? ne contrarions donc point sa mère. La vicomtesse céda aux idées du marquis et ils convinrent qu'il ne falloit pas attendre les huit jours qui n'offriroient aucune réflexion nouvelle et donneroient à madame Rosemont l'idée qu'on mettoit peu d'empressement pour un aussi bon mariage.

La vicomtesse observa seulement qu'on n'avoit point parlé d'un point important pour une mère, celui de garder Aspasia

avec elle. Vous en parlerez , dit le marquis , en allant lui rendre réponse ; mais il n'y a pas de doute qu'elle vous la laissera. La vicomtesse voulut , avant de revoir madame de Rosemont , savoir à quel point Aspasia aimoit le baron et dès l'instant même elle fit dire à la jeune personne de venir la trouver. — Eh bien , mon enfant , vous voulez donc absolument savoir le sujet de mes larmes ? — O oui , et si je puis adoucir vos chagrins , je m'estimerai heureuse. — Eh bien , Aspasia , ces larmes avoient rapport à vous ; je m'entretenois avec le marquis de votre mariage ; je craignois que vous ne fussiez pas aussi heureuse que je le désire , si , par hasard , le

jeune Rosemont demandoit votre main. — Moi ! ma bonne amie ? et elle baissa les yeux. — Eh bien , que faudroit-il lui répondre ? car vous pensez bien que le commandeur me consultera. — Tout ce que vous voudrez , ma bonne amie. — Fort bien , si vous vous en rapportez à moi ; je dirai qu'il est bien jeune et qu'il ne vous convient pas. — Vous croyez , ma bonne amie ? — Je le crois. — Vous en disiez pourtant du bien à Sabrice , quand il est venu si à propos pour nous délivrer de ce faux revenant. — Je disois qu'il étoit brave , qu'il avoit de l'esprit , une figure agréable , mais tout cela ne fait pas les qualités essentielles pour un mari. — Mais il

est bon , sensible , généreux : j'ai su qu'il avoit fait donner cent écus à la femme du petit bossu qu'on lui avoit assuré être dans la misère. — Je l'ignorois. — Il avoit bien recommandé qu'on ne le dît pas. — Et enfin , ma bonne amie , vous croyez qu'il ne me convient pas ? — J'en suis persuadée. — C'est malheureux. — Et par quelle raison ? — Mais parce que je crois qu'il m'aime. — Vous l'a-t-il dit ? — Oh non , ma bonne amie , jamais. — Comment vous le persuadez - vous donc ? — Parce qu'il avoit l'air content quand il étoit avec moi ; qu'au bal , c'est toujours avec moi qu'il danse ; que sa voix , lorsqu'il chante avec moi , me paroît bien

plus douce. — Tout cela, en effet, prouveroit quelques préférences : mais vous , le trouvez-vous plus aimable que les autres jeunes gens de son âge ? — Pour quoi me le demandez vous, puisqu'il ne me convient pas ? — Cela est vrai , cette question est indiscrete ; d'ailleurs , il faut attendre qu'il ait parlé au commandeur , ou du moins sa mère , et alors nous verrons ce qu'il faudra répondre.

Madame de Cervol en savoit assez pour être bien sûre que sa fille aimoit tendrement le baron et elle se détermina aussitôt à aller chez la vicomtesse , qui du plus loin qu'elle l'aperçut , lui dit : quoi ! vos réflexions sont déjà faites ? — Le marquis y consent ,

les jeunes gens s'aiment, je ne dois pas m'opposer à leur bonheur. Il n'y a plus qu'un seul objet qui puisse arrêter la conclusion de ce mariage : c'est que je tiens absolument à garder Aspasia chez moi. — Alors n'en parlons plus. — Comment ! vous voudriez m'ôter ma fille ! — Ne sommes-nous pas convenues qu'elle ne doit pas l'être aux yeux du public, et ne seroit-ce pas l'afficher complètement, si elle restoit avec vous ? — Cela est possible, mais je ne m'en séparerai pas. — J'en suis fâchée pour Ernest, mais jamais ma bru n'aura d'autre maison que la mienne. — Et moi, je vous le répète, ma fille ne me quittera pas. — Vous faites très-bien, mon

amie, dès que cela vous convient.  
Allez-vous à l'Opéra ce soir? —  
Ce n'est pas mon jour de loge. —  
Voulez-vous la mienne? Je vais à  
Versailles ce soir pour voir le  
duc de \*\*\*. — Ce soir? c'est  
bien promptement prendre votre  
parti. — Pas plus que vous. — Mais  
enfin voulez-vous ma loge, oui  
ou non? On donne Iphigénie. —  
Je ne l'ai point encore vu jouer. —  
Eh bien, profitez de l'occasion,  
vous me prêterez la vôtre un au-  
tre jour. Adieu vicomtesse, fâchée  
de ne pouvoir pas vous garder  
plus long-temps, mais il faut  
nécessairement que je sorte. La  
vicomtesse se leva, eut la bouche  
ouverte pour dire à la baronne  
de ne rien précipiter, mais la

pensée que sa fille seroit entièrement abandonnée à la conduite d'une femme qu'elle ne pouvoit estimer, l'empêcha de montrer le regret qu'elle avoit pour ce mariage. Elle rentra chez elle très agitée et trouva le nom d'Ernest à sa porte. Le marquis l'attendoit avec impatience et lorsqu'ils furent seuls il lui demanda ce dont elle étoit convenue avec la baronne. — De rien : tout est manqué. — Par quelle raison? — Parce qu'elle veut avoir ma fille chez elle. — Et vous avez rompu? — Comment aurois-je pu faire autrement? pouvois-je lui confier une jeune personne sans expérience? — Vous ne l'eussiez pas perdue de vue ; et il me semble que vous



avez bien légèrement rompu un mariage tel que jamais vous n'en retrouverez pour Aspasia. — Cela est possible, mais je tiens plus à la vertu qu'à tous les autres avantages. Qui sait mieux que moi tout ce qu'une faute entraîne de chagrins et d'embarras, et encore ne peut-on comparer les peines qu'éprouve une femmelibre, aux remords qu'éprouve celle qui, étant engagée dans les liens de l'hymen, manque à ses devoirs. Je connois Aspasia : si sa belle-mère l'entraînoit loin de ses principes, elle en mourroit de douleur. Le marquis se tut et regretta vivement que sa femme eût rompu sans retour ce mariage.

La vicomtesse profita de la loge

de la baronne, elle alla à l'Opéra avec le marquis et Aspasia. A peine étoient ils entrés dans la loge que le baron y vint : il paroissoit accablé de la plus profonde douleur, et sa tristesse ajoutoit à l'expression de sa physionomie. Aspasia en fut pénétrée, elle étoit désolée de n'oser lui en demander le sujet, quand Ernest s'adressant au marquis lui dit : Eh bien, monsieur, suis-je assez malheureux ! Ma mère s'obstine à me marier avec la petite fille-du duc de \*\*\* riche, belle à ce que l'on dit ; mais pour rien au monde je n'y consentirai. Ma mère peut s'opposer encore quelques années à mon bonheur, mais il n'en est pas moins vrai, que quelque chose

qu'elle fasse, je n'épouserai jamais que celle que j'aime.

Le marquis n'étoit pas fâché que le Baron s'expliquât aussi franchement devant ces dames qui toutes deux étoient fort émues des discours de ce jeune homme. Madame de Cervol voyoit avec chagrin qu'elle faisoit son malheur, lorsqu'il n'eût tenu qu'à elle de le rendre le plus heureux des hommes. Aspasia ne savoit que dire de ses discours et pensoit que la jeune personne dont il parloit étoit sa rivale, bien éloignée de croire que ce fût à elle qu'il sacrifiât une aussi brillante alliance que celle de la petite-fille du duc de \*\*\*. Aussi devint-elle froide et rêveuse. Le marquis qui

vouloits'expliquerlibrementavec Ernest, l'emmena au foyer pendant l'entre acte, et là il ne lui cacha point que ce n'étoit pas la faute de sa mère, si son mariage avec Aspasia ne réussissoit pas, et lui conseilla de faire l'impossible pour que Cécile consentît à laisser Aspasia demeurer chez la baronne.

Ernest, pénétré de reconnoissance de l'avis que lui donnoit le marquis, l'assura qu'il ne négligeroit rien pour toucher la vicomtesse et l'engager à consentir à ce que désiroit sa mère. Ils revinrent dans la loge, et Cécile voyant dans les yeux de l'amant d'Aspasia, l'air, sinon du bonheur, au moins de l'espérance, ne douta

pas que son époux n'eût trahi son secret. Pour Aspasia , toujours persuadée qu'elle avoit une rivale , elle étoit au désespoir , et auroit voulu que le spectacle finît, pour être délivrée de la contrainte qu'elle éprouvoit ; mais il étoit décidé que toute la soirée elle auroit le malheur d'être avec Ernest ; car le marquis , qui quelquefois se donnoit les airs d'un maître de maison , engagea le baron à souper chez la vicomtesse.

Ernest fut empressé, aimable avec Aspasia ; mais celle-ci , le cœur glacé par l'idée que le baron ne l'aimoit pas , répondoit à peine à ses marques de tendresse. Elle feignit un grand mal de tête,

et demanda la permission à la vicomtesse de se retirer aussitôt qu'on fut sorti de table. Un chanoine de Notre-Dame, et un conseiller de grand-chambre, qui ne veilloient point non plus, laissèrent la vicomtesse avec le marquis et l'amant d'Aspasie. A peine débarrassé de témoins importuns, Ernest tombe aux genoux de Cécile : O ! donnez-la moi, je vous en conjure , madame ; je sais que de vous seule dépend maintenant ma vie ou ma mort : aurez-vous la cruauté de prononcer mon arrêt , et il est bien certain que je ne résisterai pas à ce refus de la main d'Aspasie ; je mourrai si je ne suis pas son époux. La vicomtesse faisoit l'impossible pour en-

gager Ernest à se relever ; mais il ne le voulut point. — Je passerai ma vie à vos pieds jusqu'à ce que vous m'ayez permis d'espérer. — Vous êtes fou, mon cher baron, je n'influence pas les opinions de madame votre mère, et je n'ai aucun droit sur Aspasia. — Dieu me préserve, madame, de ne pas reconnoître toute ma vie ceux que vous tendressez vous ont donnés sur elle ; mais ne pouvez-vous les céder en apparence à ma mère ? Nous irons à Sabrice passer tous les étés ; là, Aspasia et moi nous vous appartiendrons entièrement. Ah ! laissez-vous toucher par mon désespoir ! consentez à mon bonheur ; j'oserois dire à celui d'Aspasia, car je ne puis

douter qu'elle daigne m'aimer : et n'avez-vous pas vu ce soir tout ce qu'elle souffroit parce qu'il étoit question de mon mariage, et que ce n'étoit pas elle que j'avois nommée? — Laissez-vous fléchir, dit le marquis; voyez comme il est malheureux. — Vous le voulez, monsieur, Dieu veuille que vous ne vous en repentiez pas un jour. Relevez-vous, baron, je ne veux pas qu'on m'accuse d'opiniâtreté. J'avois cru qu'il étoit nécessaire à Aspasia de passer quelques années encore avec moi. Il est mille instructions qui ne peuvent se donner à une jeune fille, et qui sont si nécessaires à une jeune femme, et de là vient peut-être qu'il y en a tant qui se



conduisent mal ; mais vous le voulez , Aspasia vous suivra chez votre mère. Le baron n'en entendit pas davantage , il se précipita sur la main de Cécile , lui jura une reconnoissance éternelle , et lui promit qu'il n'y auroit pas un jour où Aspasia ne vînt recevoir et ses sages avis et ses douces caresses. Mais , dit la vicomtesse , si , pendant que vous vous livrez à cette félicité , votre mère prenoit des arrangemens irrévocables avec le duc de \*\*\*. — Ma mère n'est point à Versailles ; elle a été effrayée de mon désespoir ; elle m'a donné encore huit jours , pendant lesquels elle m'a promis de ne prendre aucun engagement. Je ne savois pas , à

cette époque, quelles étoient ses raisons; c'est le marquis qui me les a appris, et j'avoue, que dès ce moment, l'espérance est rentrée dans mon cœur. Je me suis dit : l'aimable et sensible Cécile ne résistera pas à mes prières, à mes larmes. — Vous voyez ma foiblesse, je vous le répète, puissiez-vous ne pas vous en repentir! Le baron ne put résister à retourner aussitôt chez sa mère qui avoit du monde à souper, pour lui dire que madame de Cervol consentoit à ce qu'elle désiroit. Le marquis le suivit, il ne vouloit point entendre de reproches dans une affaire qui lui convenoit de tout point, et qui, selon lui, devoit faire le bonheur de son Aspasia.

## CHAPITRE XL

LE jeune baron entra chez sa mère sans s'apercevoir qu'il y avoit vingt personnes, qu'elle étoit très-occupée d'une fort grosse partie ; il arrive droit à elle et lui dit : c'est fini, on nous la donne. — C'est bien, mon fils ; nous parlerons de cela demain matin. — Et pourquoi pas ce soir ? — Parce que vous voyez que j'ai beaucoup de monde et que je suis engagée ici pour au moins quatre à cinq mille livres, que j'aurai bien de la peine à retirer. — Pen-

sez donc , ma mère , quel bonheur , elle est à nous ! — Oui , c'est fort heureux. Je passe. — Ne jamais la quitter ! — C'est délicieux. — Jeu. — Respirer le même air. — C'est charmant , tout. — Je le tiens , dit un autre joueur. — Brelan de dames. — Et moi de rois. — Ah ciel ! Aussi , monsieur , en s'adressant à son fils , vous venez me distraire avec vos transports amoureux ; voilà un coup qui m'achève , il me coûte cent louis. — Mais ma mère , c'est votre faute. — C'est une distraction que j'ai eue. — Il me semble que l'on a toujours fait va-tout avec un brelan. — Non , monsieur , quand on est sûr qu'il y en a un supérieur. — Sûre , madame ! et

comment? — Il n'y a pas de doute , je l'avois vu dans la glace , aussi j'avois passé d'abord ; mais il vient m'étourdir de son Aspasie , je ne pense plus que le bre-lan de rois est là et je fais *tout* comme une imbécile. — Une autre fois , madame , j'éviterai les glaces , car vous pourriez bien n'avoir pas toujours d'aussi heureuses distractions. — On plaisanta la baronne , qui étoit d'assez mauvaise humeur. Son fils , qui vit bien qu'il n'en pourroit rien obtenir dans ce moment , se retira dans son appartement pour s'occuper tout à son aise de son bonheur.

Dès qu'il fut jour chez sa mère il y descendit : Eh ! bien , dit-il ,

daignerez - vous m'entendre ce matin , madame , et pourrois je savoir si vous consentirez à mon bonheur : Aspasia viendra vivre avec vous. — A la bonne heure , c'est dans l'ordre , et à ce prix je consens à votre mariage : mais qui vous avoit donc appris ces difficultés entre Cécile et moi ? — Le marquis. — Les hommes sont indiscrets ; mais enfin , dites vous , c'est arrangé. — J'en ai sa parole. — J'en suis tout aise puisque cela vous convient ; mais souvenez - vous , mon fils , qu'il n'y a rien de si ridicule que de venir occuper tout un cercle de soi. N'auriez - vous pas tout aussi bien pu attendre à ce matin ? et puis quand on joue gros jeu , on m'aime pas à être

dérangé : très - réellement votre belle confiance m'a coûté cent louis : mais enfin , vous ne vous marierez pas tous les jours , ainsi il faut bien prendre patience. Je puis donc aller chez la vicomtesse qui voudra bien nous aider à avoir le consentement du commandeur , car enfin c'est de lui qu'Aspasie dépend. — Il n'a pas de volonté. — N'importe , il faut toujours aller chez lui. Dites à mes femmes de venir et à mon cocher de mettre les chevaux. Le baron sortoit de la chambre de sa mère lorsqu'il revint sur ses pas. — Est-il vrai , ma mère , que vous aviez vu le brelan de rois dans la glace ? — Certainement , qu'y a-t-il d'extraordinaire ? — Rien , ma

TOME III.

mère. Le baron , étonné , confondu , auroit voulu douter de ce qu'il entendoit ; il ne put s'empêcher de trouver que Cécile n'avoit pas tort de désirer de garder son élève auprès d'elle , et il se promit bien de l'en rapprocher le plus qu'il lui seroit possible , car il avoit beaucoup d'estime pour elle , et en effet Cécile avoit une décence et une grâce modeste qui la distinguoient de toutes les femmes à la mode.

Le baron souhaitoit que sa compagne gardât ce ton de réserve et de candeur qu'elle devoit à la nature et à l'exemple de son amie. Il ne se doutoit point qu'Aspasie fût la fille de madame de Cervol ; mais il n'en vouloit pas



moins qu'elle lui conservât le respect et la reconnaissance qu'elle lui devoit pour les soins infinis qu'elle avoit pris d'elle. Ainsi il désiroit par mille raisons, qu'elle fût avec elle toutes les fois qu'elle pourroit n'être pas avec sa mère, dont, en fils respectueux, il ne s'étoit jamais permis de juger la conduite, mais qu'il ne désiroit en rien que sa femme imitât.

La baronne vint en effet, comme elle l'avoit dit à son fils, chez madame de Cervol, qui étoit avec Aspasia. Celle-ci ne se sentoit pas le courage d'entendre nommer sa prétendue rivale; elle sortit à l'instant même. La baronne ne parut point s'en apercevoir et dit à Cécile, eh bien, mon cœur,

vous êtes donc enfin raisonnable ?  
 — Dites très - foible ; mais je n'ai pu soutenir le spectacle de la douleur de votre fils , et j'ai cédé. — Vous avez très bien fait, cela n'avoit pas le sens commun de vouloir la garder après le mariage ; mais puisque c'est une chose assurée , il faut , pour la forme , aller d'abord chez le commandeur ; n'est-il pas assez naturel de dire à la pauvre petite, qu'elle aura pour époux l'ami de son enfance ? — Je ne demande pas mieux ; et ayant sonné , elle fit dire à Aspasia de descendre , et dès qu'elle entra , la baronne se leva , la serra dans ses bras , et lui dit : voudrez-vous de moi , chère petite , pour votre mère ? le ciel vous a privé de la vôtre

en naissant, il vous en avoit rendu une dans la vicomtesse, par les soins qu'elle a pris de vous ; mais enfin , l'amour veut que je le sois à mon tour. Me comprenez-vous, ma chère Aspasia ? La pauvre petite, les joues couvertes du plus vif incarnat, les yeux baissés, le sein agité par la vivacité des battemens de son cœur, s'échappe des bras de la baronne, et vient tomber dans ceux de sa mère. — Est-ce ainsi que vous me répondez, ma chère amie ? Cécile la presse contre son sein et la couvrant de baisers, elle calme la violente émotion de sa fille; enfin, lui dit : quoi ! mon Aspasia, tu paroissais désirer que les circonstances permissent ton mariage avec Ernest, et à présent

qu'il est arrêté, tu ne le veux plus; tu pleures. --- Moi, ne pas vouloir ! je n'ai rien dit qui puisse le faire penser ; j'ai été surprise , mais je vous jure que mes larmes ne sont pas de tristesse. --- Voilà qui est s'expliquer, dit la baronne, en l'embrassant. Allons, on ne vous en demande pas davantage, nous allons chez votre vieil oncle, à qui nous pourrons dire au moins que vous ne vous opposez pas à nos desseins. Il faut la laisser se remettre. Venez, ma chère vicomtesse, chez le commandeur, en revenant, nous passerons chez le notaire ; et Cécile, après avoir encore embrassé sa fille tendrement, sortit avec la baronne.

~~~~~  
CHAPITRE XLI.

ASPASIE étoit restée dans le boudoir de sa mère , elle savouroit à longs traits son bonheur. Il étoit d'autant plus grand , qu'il avoit été plus inattendu , et si quelque chose pouvoit tempérer l'excès de sa joie , c'est qu'elle craignoit encore que ce ne fût une illusion , lorsque la porte du boudoir s'ouvre , et qu'elle aperçoit Ernest. Se lever, vouloir sortir du cabinet , et cependant tout à la fois désirer d'entendre, de la bouche de son ami , la confirma-

tion de son bonheur , furent des sentimens qui se succédèrent si rapidement , que la pauvre petite n'eut pas le temps de les démêler , et se sentant serrer dans les bras d'Ernest , elle fit un cri qui attira aussitôt la femme-de-chambre de sa mère qui arrangeoit sa toilette dans la pièce voisine. Aspasia se remit promptement , et Ernest étoit debout devant elle , les bras croisés derrière le dos quand cette fille entra : et qu'avez vous donc , Mademoiselle ? je croyois qu'il vous étoit arrivé quelque accident. Non , Julie , j'ai été surprise , quand M. le baron est entré , et j'ai fait un cri. --- Je ne croyois pas cependant qu'il vous fît peur. --- Ce sentiment seroit

fâcheux à inspirer. Comme Julie vouloit sortir, Aspasiel lui fit signe de rester, et elle se mit à broder au métier de sa maîtresse ; tandis que nos amans assis sur le sofa en face de Julie , se disoient tout ce que l'amour , certain de son bonheur , peut dicter de plus tendre à deux cœurs aussi sensibles et aussi aimans que ceux d'Ernest et d'Aspasie. Peut-être dans tout le cours de leur vie n'ont ils jamais connu de félicité comparable à celle qu'ils goûtèrent dans ce moment : leurs âmes brûloient d'amour, et aimer étoit leur vie , sans que ce feu sacré qui circuloit dans leurs veines avec une telle rapidité , qu'ils ne pouvoient en supporter l'ardeur , se communiquât à leurs sens.

Tout leur être se touchoit , se confondoit , et jamais sur l'autel de Vesta , il ne s'éleva une flamme plus pure que celle dont les cœurs de nos jeunes amans étoient embrasés. Ce n'étoit point la présence de Julie qui contenoit les transports d'Ernest. Seul au fond d'un désert avec Aspasia , elle eût été aussi en sûreté qu'avec sa mère : le caractère du véritable amour est de respecter l'objet de son culte , de ne point lui préparer de longs regrets , pour un instant de bonheur.

Les momens passaient trop vite pour notre aimable couple et ils ne s'étoient pas dit la moitié de tout ce qu'ils vouloient encore se dire , quand ces dames rentrèrent ; elles ne furent pas

médiocrement surprises de trouver leurs enfans établis dans le boudoir de la vicomtesse, et causant comme de vieux mariés. — Qui vous a permis, monsieur et mademoiselle, d'être ainsi tête à tête? — Julie n'est-elle pas là? dit aussitôt Aspasia. — Mon respect pour celle qui doit être ma compagne, n'étoit il pas suffisant pour qu'elle n'eût rien à craindre? — Allons je vois que nous n'avons rien à dire, le cher oncle consent. Il veut donner le repas de noces; il y aura le soir Jeannot (1) et un banquier de Pharaon. C'est pour de demain en

(1) Acteur bouffon de ce temps.

huit; parcequ'il faut que le contrat soit signé par le Roi.

Comme on parloit de tous les arrangemens , messieurs de Ger-nance entrèrent : le chevalier étoit à S. Gratien depuis trois mois , voyant croître chaque jour sa chère Marianne en beauté et sur-sout en vertus ; voyant aussi se former pour elle un avenir heureux, qu'il ne se pressoit pas de rapprocher, parcequ'il vouloit que sa fille jouît pleinement de tous les différens âges de la vie. Il ne quittoit donc son champêtre asile qu'avec regret. Cependant il n'avoit pu se refuser de se rendre à la prière de son frère , qui vouloit qu'il fût témoin du mariage d'As-pasie. Le chevalier le désapprou-

voit : mais n'ayant point été consulté, il ne crut point devoir en dire son avis. Il fit accueil au baron , qui sachant qu'Aspasie aimoit Léonce dès son enfance , lui témoigna aussi son attachement. Quant à la baronne , elle lui en vouloit toujours , et ils ne se voyoient l'un et l'autre qu'avec peine. Le chevalier fut bien de l'avis de Cécile , qu'une telle femme ne pouvoit qu'être fort dangereuse pour sa bru , mais c'étoit une chose faite.

Les huit à dix jours qui se passèrent avant le mariage furent un enivrement perpétuel. Une fille de quinze ans , passionnément amoureuse de celui qu'elle épouse , parée de ses dons qui chaque jour

se succédoient, joignez à cela le plaisir d'aller à la cour, d'y être admirée, tout cela est bien capable d'étourdir au point de ne pas savoir précisément ce que l'on fait. Aussi Aspasia ne réfléchit sur rien pendant ces dix jours. Tout occupée de parures, de fêtes, de bals, il ne lui vint pas une seule fois en pensée de demander où elle logeroit, et elle croyoit simplement qu'elle resteroit avec son amie. Le jour du mariage, pendant sa toilette, elle dit à madame Martin, est-ce que l'on ne changera pas les meubles de mon appartement? — Je ne crois pas, mademoiselle, et elle n'en dit pas davantage, car la baronne vint pour présider à la manière

de placer les diamans de la mariée. Ces diamans étoient d'un fort grand prix, Aspasia étoit éblouissante. Sa mère en lui attachant la couronne virginale l'arrosa de ses larmes. — Pourquoi pleurez-vous , ma bonne amie? nous ne serons pas séparées ; et quoique j'aime Ernest à la folie, je vous jure qu'il n'a en rien diminué le sentiment que je dois vous conserver jusqu'à la mort ; et elle serra tendrement la main de Cécile qu'elle posa sur son cœur.

On partit pour la cérémonie ; on assure que l'amour avoit cédé son flambeau à son frère. On revint chez le commandeur, qui tout goutteux qu'il étoit, fut fort aimable, et donna à sa nièce un

collier d'émeraudes d'une fort grande beauté. Il y eut comme la baronne l'avoit dit, des proverbes et un Pharaon ; ni l'un ni l'autre n'intéressoient nos amans, aussi le baron pria sa mère de ne point veiller aussi tard qu'elle avoit coutume , et à minuit on se retira.

Aspasie monte en voiture avec la baronne et son époux. Elle demande Cécile, on ne lui répond pas ; mais en arrivant quand elle vit que c'étoit à l'hôtel de madame de Rosemont qu'on l'avoit conduite ; malgré tout l'amour qu'elle avoit pour Ernest, elle éprouva une douleur très vive. L'amoureux époux ne lui laissa pas l'instant de s'y livrer et l'en-

chantement des sens suspendit pour quelque tems les témoignages de reconnoissance que son cœur conservoit encore pour celle qu'elle ne croyoit que son amie.

Une nuit n'est qu'un instant quand c'est l'amour qui l'occupe. Le jour même éclaira le bonheur d'Aspasie, qui après avoir reposé quelques moments dans les bras de son époux, demanda en s'éveillant celle qui lui avoit, à ce qu'elle croyoit, tenu lieu de mère. Elle ne se fit pas attendre : quoiqu'elle demeurât au faubourg S. Honoré, que la baronne eût son hotel rue de l'Université, qu'elle se fût couchée à deux heures, elle étoit avant neuf heures

dans le salon de la jeune baronne pour attendre son réveil, et il lui fut bien doux d'entendre que son nom étoit le premier qu'elle eût prononcé. Elle combla de caresses ces heureux époux. Aspasia lui fit cependant de grands reproches de l'avoir laissé emmener de sa maison. Alors la vicomtesse lui raconta ce qui s'étoit passé, et qu'il eût fallu renoncer de l'unir au baron si elle s'étoit obstinée à ne point la laisser demeurer à l'hôtel de Rosemont. Alors Aspasia regarda tendrement son mari. Il fut aisé de voir que si on l'avoit consultée, elle n'eût pas hésité entre Ernest et son amie. La vicomtesse le vit, en fut affli-

gée mais non surprise. Elle avoit aussi connu l'amour : que n'y avoit-elle pas sacrifié !

La baronne monta aussi chez les nouveaux mariés ; elle n'avoit point éprouvé de sentiment de jalousie lorsqu'Aspasie, couverte d'or et de diamans , avoit reçu à l'autel les sermens de son époux. Sa glace lui disoit encore que dans une grande parure elle avoit beaucoup d'éclat ; mais quand elle vit la jeune mariée, fraîche comme la rose du matin , ses blonds cheveux flottant sur un sein à peine formé , mais dont les contours étoient enchanteurs malgré la baptiste qui les voiloit. Quand elle vit les yeux d'Aspasie encore humides des larmes de la volupté ,

elle conçut un sentiment d'envie qui ne sortit jamais de son cœur, et il n'étoit pas jusqu'aux innocentes caresses que son fils dérobait à sa bien aimée qui ne lui rappelassent que l'âge étoit venu pour elle où les amours s'étoient envolés ; et le spectacle du bonheur de ce couple , si délicieux pour Cécile , rendit la baronne furieuse , elle eut même beaucoup de peine à dissimuler le chagrin qu'elle en ressentait ; et si nos jeunes gens , trop occupés de leur bonheur , ne s'en aperçurent point , ce sentiment n'échappa point à madame de Cervol. Celle-ci en conçut de vives inquiétudes pour le bonheur de sa fille. La baronne , ne pouvant résister à l'im-

pression pénible qu'elle éprouvoit, sortit et dit à son fils, n'osant pas encore le dire à sa bru, qu'elle espéroit qu'il songeroit à s'habiller et à aller chez le commandeur.

~~~~~  
CHAPITRE XLII.  
—

CELA n'est pas pressé , dit Ernest quand elle fut sortie : ma mère a toujours des idées de politesse , d'égards à faire remplir aux autres ; mais le commandeur excusera si je ne vais point chez lui. Je suis si heureux de posséder Aspasia , que je crains , en m'éloignant d'elle , qu'on ne me l'enlève. Non , non , dit Cécile , je vous en réponds , il ne faut pas donner d'humeur à la baronne. — Que ma mère ne pense pas me conduire à présent comme avant

mon mariage ; j'ai ménagé ses opinions, parce que j'avois besoin d'elle. — Eh ! mon cher baron , un fils n'a-t-il pas toujours besoin de la tendresse de sa mère ! d'ailleurs, vous lui devez d'autant plus d'égards , de soins , que vous n'ignorez pas qu'elle ne se soucioit point de vous voir épouser Aspasie. Si donc vous aviez des torts avec elle , il seroit possible que votre femme s'en ressentît , et que sa belle mère ne la prît en haine. — Eh ! bien , je quitterois ma mère : ma fortune , sans être considérable , nous suffiroit , et nos enfans en seroient peut-être meilleurs et plus heureux. Madame de Cervol ne poussa pas plus loin une conversation où elle

ne pouvoit trouver à son gendre autant de torts qu'on auroit pu le penser. Cependant elle ne pouvoit lui donner raison : Aspasia ne dit qu'un mot , ce mot fut un ordre. Il passa dans son appartement, s'habilla et alla chez le com-mandeur. — Mon amie , dit la vicomtesse à sa fille , ménage infiniment l'empire que l'amour te donne à présent sur lui et tâche que celui de l'estime le remplace ; surtout ne l'aigris jamais contre sa mère. Peut-être dans l'enivrement d'un premier amour te préfère t-il à elle : mais l'empire que la nature donne à une mère sur son fils , devient de jour en jour plus fort, et alors la jeune femme, qui a cherché à aliéner le cœur de

son époux contre sa mère, voit tout-à-coup celle-ci lui ôter sans retour l'affection de son mari. Ah ! je sais, dit Euphrasie, que j'aurai bien quelquefois à souffrir de l'humeur de la baronne ; mais l'amour d'Ernest m'en consolera facilement , et puis vous me guiderez , et vous me ferez éviter les périls qui m'environnent. Cécile le promit à sa fille, qui bientôt, entraînée par le torrent , avoit à peine le temps de voir sa mère ; car madame de Rosemont, ne pouvant empêcher qu'elle ne fût jeune et jolie, voulut au moins que la beauté de sa bru fixât près d'elle la foule aimable des plaisirs auxquels elle tenoit encore.

Tout l'hiver se passa en fêtes, en bals. Aspasia, adorant son époux, n'étoit sensible qu'à son amour; mais s'accoutumoit peu à peu à entendre le langage flatteur de ceux qui ne louent autant les femmes, que parce qu'ils ne les estiment pas. Ernest en étoit quelquefois affecté. Il n'étoit point jaloux, il ne pouvoit l'être; mais sa délicatesse étoit extrême. Il eût voulu que son Aspasia n'eût d'autre bonheur que de vivre pour lui, comme il n'en connoissoit point d'autre, que de n'exister que pour elle. Il n'osoit s'en plaindre à Aspasia dans la crainte de l'offenser; encore moins en parler à sa mère. C'étoit donc à Cécile qu'il venoit confier ses in-



quiétudes. Elle le rassuroit , le consolait , mais n'en voyoit pas moins que ce qu'elle avoit prévu ne manqueroit pas d'arriver , que madame de Rosemont perdrait sa fille. Elle se permit quelques observations ; elles furent à peine écoutées. Que peut-on me reprocher ? disoit Aspasia ; j'adore mon époux , je suis toujours avec sa mère ; est-ce ma faute à moi si on me trouve jolie , si on me le dit , et si même cela me fait une sorte de plaisir ? C'est une chose qui appartient à mon sexe , on ne peut m'en vouloir. Mon cœur m'assure que je ne suis point coupable ; car , je vous le répète , ma chère amie , j'adore Ernest , et le préfère sans aucune compa-

raison à tout ce qui m'entoure.

Madame de Cervol espéra qu'un événement qui combla de joie le baron , donneroit un peu plus de solidité à sa fille. Il fut décidé qu'elle étoit grosse , et de ce moment Ernest eût voulu que sa femme n'allât point au bal , ou qu'au moins elle n'y dansât pas. Cela fut impossible à obtenir ; sa belle-mère soutenoit que cela ne faisoit aucun mal ; qu'elle avoit dansé jusque dans son huitième mois , et qu'elle ne s'en étoit portée que mieux ; d'ailleurs , ajoutoit madame de Rosemont , Aspasia ayant l'honneur d'être appelée aux bals de la cour , il seroit du dernier ridicule qu'elle ne dansât pas. Comme Aspasia

aimoit la danse à la fureur, elle fut de l'avis de sa belle-mère, et continua à danser tout l'hiver.

Enfin, le printemps donna quelques momens de repos. Cécile espéroit, comme le baron le lui avoit promis, qu'ils viendroient à Sabrice; mais mesdames de Rosemont partirent pour Spa au moment où Ernest alloit rejoindre son corps. Cécile en ressentit une vive douleur. Fatiguée de vivre avec l'apparence du désordre lorsqu'elle n'avoit rien à se reprocher, elle déclara au marquis qu'elle étoit dans l'intention de porter son nom, et comme alors elle perdrait plus de 50,000 l. de rente, elle se retireroit à Sabrice, dont ils s'étoient réservé

la jouissance leur vie durant. Le marquis lui observa qu'alors elle abandonnoit entièrement sa fille aux séductions du monde et aux mauvais conseils de sa belle-mère. --- Ma présence ne sert à rien : elle ne m'écoute point, et ne se croit point obligée de suivre mes avis , parce qu'elle ignore mes droits sur elle , et qu'elle les ignorera toujours. Elle saura bien me revenir si son cœur le désire. Sinon , quel avantage ai-je à vivre seule ici ? Le marquis qui aimoit encore beaucoup la vicomtesse , ne demanda pas mieux de faire ce qu'elle désiroit. Ils donnèrent à leur premier mariage les formalités qui y manquoient, et après avoir rendu aux

enfans du comte de Cervol , ( car  
 il étoit mort depuis six mois ) les  
 biens de leur oncle , ils renvoyè-  
 rent la plus grande partie de leurs  
 domestiques , et partirent pour  
 Sabrice , d'où ils écrivirent à Spa  
 pour faire part de leur mariage ,  
 comme s'il ne venoit que d'avoir  
 lieu. La baronne écrivit , à celle  
 qu'elle n'appeloit pas moins son  
 amie , dans le style le plus ironi-  
 que. Aspasia témoigna à celle  
 qu'elle aimoit tendrement mal-  
 gré sa légèreté , combien elle étoit  
 aise de la savoir unie à son ami le  
 marquis de Gernance , et l'assura  
 qu'elle n'avoit pas de plus gran-  
 de satisfaction que d'aller à Sa-  
 brice attendre le retour de son  
 époux , et y faire ses couches.

Le chevalier félicita son frère et sa belle-sœur d'avoir enfin préféré le bonheur à la fortune , il disoit aussi qu'il iroit les voir ; mais qu'il avoit bien de la peine à quitter Saint-Gratien , où Marianne l'attachoit chaque jour davantage. Ces deux dernières lettres firent grand plaisir à Cécile et à son époux. Ils méprisèrent les sarcasmes de la baronne, qui fit si bien qu'Aspasie accoucha à Liège , où elle l'avoit menée en quittant les eaux. Elle donna le jour à un garçon , ce qui combla de joie le baron. Il obtint un congé et traversa la France pour aller embrasser sa femme et son fils. Il vouloit les amener l'un et l'autre à Sabrice

en retournant à Besançon, où son régiment étoit encore; mais la baronne proposa à sa bru de la mener en Angleterre, et elle se laissa entraîner. Le baron revint donc seul à Besançon, non sans s'être arrêté à Sabrice, où il fut reçu par le marquis et sa femme avec une véritable amitié. Madame de Gernance, car enfin, elle avoit quitté le titre de vicomtesse et le nom de Cervol, madame de Gernance, dis-je, lui fit très-bon accueil; mais parut sensiblement affligée qu'Aspasie n'eût pas accompagné son époux, et surtout qu'elle eût abandonné son fils à des mains mercenaires. Ce n'a pas été sans chagrin, dit le baron; mais ma mère n'a jamais voulu

emmener la nourrice, qu'Aspasie reprendra en revenant d'Angleterre, où je crois qu'elle ne sera pas très-long-temps, et je ne doute pas, ajouta-t-il, qu'elle ne vienne vous voir avec la baronne. Alors j'obtiendrai un congé pour me rendre ici, et nous serons tous réunis. Cécile parut le croire; mais elle n'en étoit pas moins persuadée que la baronne feroit si bien qu'elle ne reverroit jamais sa fille.

Rosemont passa quelques jours à Sabrice et y reçut une lettre d'Aspasie qui lui faisoit le détail le plus pompeux de la magnificence de Londres, où, disoit-elle, sa belle-mère comptoit passer l'hiver. Et pas un mot d'amour.



L'âme d'Ernest en fut déchirée , il ne put soutenir seul l'inquiétude dont il étoit dévoré : est-il possible, dit-il, qu'Aspasie séparée de moi ne s'occupe que de fêtes , que de plaisirs, et lorsque j'attends des témoignages de son amour , je ne reçoive qu'un froid journal des plaisirs qu'elle goûte loin de moi. Puis s'adressant à la marquise , il lui dit : vous aviez bien raison ; Aspasie , madame , avoit grand besoin d'apprécier près de vous le bonheur que nous fait goûter la vertu. Je suis persuadé qu'elle n'y manquera jamais ; mais étourdie par le tourbillon où ma mère l'a lancé , elle ne sent plus son cœur.

Madame de Gernance , quoi-

qu'elle fût de l'avis de son gendre, se garda bien d'en convenir et l'assura que l'oubli dont il se plaignoit, n'étoit qu'une étourderie, qu'elle avoit sûrement oublié au commencement de sa lettre de lui parler de ses sentimens; et qu'il étoit impossible qu'elle eût cessé de l'aimer. En effet la jeune baronne conservoit à son époux un sentiment de préférence, mais entourée d'hommes aimables qui avoient un grand intérêt à la détourner de ses devoirs et presque toujours plaisantée par eux sur son amour pour son mari, elle avoit pris l'habitude de renfermer ses sentimens dans son cœur. Elle n'avoit pas même osé les confier au

papier, dans la crainte qu'on sût à quel point elle aimoit Rosemont : ainsi l'effet de la société des gens vicieux est de faire rougir de la vertu. Madame de Gernance crut devoir écrire à Aspasia pour lui faire sentir combien la froideur de son style étoit faite pour affliger le cœur sensible et ardent du baron. Aspasia se justifia avec toute la candeur de son âge, chargea son amie de faire passer à son époux une lettre où elle se livroit à toute la vivacité de ses sentimens pour lui ; et elle prit toutes les précautions imaginables pour que sa lettre ne tombât pas dans d'autres mains que dans celles de Cécile. Elle y parloit aussi de son fils avec une

grande tendresse, et s'affligeoit que sa belle mère ne lui eût pas permis de le nourrir. Elle remercioit son amie de ses conseils, et lui promettoit de venir la voir.

M. de Gernance alla porter lui-même cette lettre au baron. La joie qu'elle lui causa tempéra les inquiétudes que la précédente lui avoit fait éprouver. Il n'en vit pas moins combien Aspasia avoit un caractère foible, et facile à prendre les impressions que l'on vouloit lui donner, et surtout à quel point elle craignoit le ridicule qu'un monde insensé jette sur les actions les plus estimables, et rien n'égalait le desir qu'il avoit de l'arracher à une société aussi dangereuse, ce qui étoit

d'une grande difficulté, puisqu'il falloit en quelque sorte se brouiller avec sa mère, quitter le service et la cour, pour se retirer dans ses terres avec sa femme et son fils. Comment prendre cette résolution à vingt ans ! Il se décida donc à s'en rapporter au cœur d'Aspasie, et à ne plus se forger des monstres pour les combattre. Aspasie m'aime, se dit-il, où trouvera-t-elle jamais un cœur comme le mien ? attendons que le temps la dégoûte des plaisirs tumultueux, et conservons pour notre automne ces douces jouissances qui sont rarement d'accord avec l'activité de la jeunesse.

~~~~~  
CHAPITRE XLIV.

M. de Gernance , qui n'avoit pas peu contribué à cette résolution , revint à Sabrice , où il assura sa compagne qu'il y avoit tout à espérer qu'Aspasie seroit heureuse , puisque son mari l'honoroit d'assez de confiance pour la laisser , sur sa bonne foi , dans la société de la baronne , où il étoit persuadé que , malgré les mauvais conseils , elle se conduiroit bien. Le cœur d'une mère est bien plus difficile à rassurer que celui d'un époux , et madame de

Gernance n'eut pas autant de confiance que M. de Rosemont. Oui, je crois, disoit-elle, qu'Aspasie est incapable de se manquer à elle-même; mais n'est-il donc que cette faute qui ôte à une femme l'estime des gens sensés? l'étourderie, l'insensibilité, l'ingratitude, ne sont-elles pas des torts presque aussi graves? Mais à Dieu ne plaise que je veuille faire partager mon opinion à M. de Rosemont!

Il y avoit long-temps que le chevalier promettoit à sa belle-sœur de venir passer quelques mois à Sabrice. Enfin il s'y détermina. Il éprouvoit un grand plaisir que Cécile portât leur nom; car il avoit toujours eu beaucoup

d'amitié pour elle. En arrivant, il fut frappé de son changement ; Cécile, séparée d'Aspasie, et toujours inquiète de sa conduite , avoit un chagrin intérieur qui ne la quittoit point. Cependant le plaisir de voir Léonce fit quelque diversion. Ils parlèrent de Marianne , qui chaque jour embellissoit, et qui toujours simple comme la fleur des champs , ne connoissoit de bonheur que celui de plaire à madame Dupin et de cultiver un verger où le chevalier de Gernance avoit planté lui-même les plus beaux arbres de sa pépinière ; et lorsque M. Lebrun venoit souper chez sa mère , elle avoit un grand plaisir à lui en offrir les meilleurs fruits. Il est

vrai que l'honnête fabricant avoit toutes sortes d'attentions pour madame Dupin et sa jolie élève. J'espère , dit madame de Gerance , à qui Léonce racontoit ces détails , que vous n'avez pas le projet de marier cette pauvre petite à M. Lebrun ? Il est trop raisonnable lui-même pour en avoir seulement la pensée , reprit le chevalier. Mais oubliez-vous qu'il a un fils que l'on nomme Frédéric, et qui est aussi beau que Marianne est belle. Il est venu passer un mois chez son père, qui n'a pas plutôt aperçu que son fils aimoit Marianne , qu'il l'a fait partir pour l'Angleterre , pour s'y perfectionner , a-t-il dit , dans la partie de la mécanique qui a

rapport à sa manufacture , mais dans le vrai , pour ne pas les marier si jeunes ; car depuis ce moment , il vient avec encore plus d'assiduité chez madame Dupin ; la tendresse toute paternelle qu'il témoigne à ma fille , est la preuve qu'il a un plan vraiment décidé pour son bonheur à venir. Nous le laissons , madame Dupin et moi , entièrement maître de former à loisir ses projets , dont nous ne lui parlons jamais : pour Marianne , elle ne se doute pas qu'elle doive un jour changer d'état , et tandis que votre fille est déjà mère , la mienne n'est encore occupée que des plaisirs innocens de la jeunesse ; cependant elles sort du même âge ; mais aussi

j'espère que , si Marianne épouse Frédéric, elle n'accouchera pas à cinquante lieues de son habitation, ne laissera pas son enfant pour passer dans un pays étranger, où aucune affaire ne l'appeloit, que celle très-importante, pour une femme de seize ans, d'être vue et admirée. Cécile ne répondit rien, mais soupira.

Les deux frères avoient un grand plaisir à se revoir, et Cécile entretenoit souvent Léonce de la pauvre Euphrasie, dont on n'avoit point de nouvelles directes. Mais le chevalier avoit vu, peu de temps avant de partir de Paris, un capitaine de vaisseau que ses affaires avoient conduit à Québec; ce capitaine y avoit trou-

vé M. Forban, qui avoit une belle habitation dans les environs, où il le mena et le présenta à Euphrasie, qui étoit encore fort belle. Mais elle avoit sur sa physionomie l'empreinte d'une douleur secrète dont ce marin ne put deviner la cause; car, dit-il, son mari a toutes sortes d'égards pour elle. Il est fort riche et elle a une grande considération dans Québec et aux environs; considération qui est le prix de sa bonne conduite. Ainsi, ajouta le chevalier, ma pauvre Euphrasie ne jouit d'aucuns des biens que la nature lui a départis et mon souvenir empoisonne tout pour elle; cependant elle s'obstine à garder le silence avec tous ceux qui m'ai-

ment ou qui peuvent avoir la moindre relation avec moi. Quelque cruelle que soit cette résolution, je suis forcé de convenir que la vertu l'exige. Croiriez-vous, mes amis, qu'il est des momens où, depuis que j'ai appris qu'elle existe, je suis prêt à tout quitter pour l'aller joindre. Mais le souvenir de sa vertu, qui m'est aussi présent que celui de ses charmes, me retient en France avec l'espoir, toutefois, qu'à la mort de son mari, elle y reviendra : car enfin Forban a plus de vingt ans de plus que moi.

Cécile le désiroit aussi ; car, malgré le bonheur dont elle jouissoit avec Alphonse, il lui manquoit une amie : et qui pouvoit

être plus digne de ce titre qu'Euphrasie ! Cependant elles ne devoient jamais se revoir.

Mesdames de Rosemont avoient enfin quitté l'Angleterre ; mais au lieu de revenir par Bruxelles , comme la baronne l'avoit promis à sa bru , elle prit la route par Compiègne , où la cour étoit alors ; et le pauvre petit Adolphe resta encore avec sa nourrice , quelque désir qu'eût sa mère de le revoir. De nouveaux hommages attendoient à la cour la jeune baronne , qui remit à quelques mois plus tard le plaisir de voir son enfant. Il n'en étoit pas de même d'Ernest ; son cœur soupiroit tout bas après l'instant de leur réunion , qui eut lieu l'hiver d'ensuite ; et

le baron fut loin d'être heureux. Il remarquoit constamment le contraste le plus extraordinaire. Tant qu'aucun témoin ne contraignoit les transports d'Aspasie , jamais il n'y eut d'épouse plus tendre. Elle combloit Ernest de bonheur. Dès qu'on pouvoit l'observer , elle devenoit froide , légère et coquette. Mais surtout en présence de sa belle-mère , il sembloit que ce n'étoit pas seulement des sentimens d'épouse dont elle rougissoit ; elle n'osoit pas même se livrer à ceux de l'amour maternel ; car on pense bien qu'aussitôt que le baron arriva de son régiment il fit venir son fils. Aspasie, dans l'intérieur de son

appartement, combloit cet enfant de ses caresses , et elle le rendoit à sa bonne dès que sa belle-mère entroit chez elle. Ernest remarquoit toutes ces bizarreries et s'en plaignoit doucement. Sa compagne lui répondoit : jet'adore. Mon fils m'est bien cher, mais il n'est rien que je redoute autant que le ridicule ; et tous ceux que je vois me disent sans cesse qu'il n'en est point de plus grand que de vouloir affecter les sentimens pour son mari ; pour des enfans , que le public peut bien admettre qu'on les aime , mais qu'il faut que ce soit si secrètement , que personne ne puisse s'en douter.

— Eh ! mon Aspasia, est-ce ma-

dame de Gernance qui vous tiendrait de semblables discours? — Cécile! ô je suis très-aise qu'elle se soit retirée à Sabrice, parce que si elle étoit restée à Paris, je n'aurois pu faire autrement que de la voir, et cela, m'a dit ta mère, me feroit le plus grand tort. — Eh! comment ma mère peut-elle t'avoir dit pareille chose? — Parce qu'elle connoissoit la vicomtesse de tout temps; qu'elle n'avoit jamais rencontré de plus mauvaise tête. Madame de Gernance, ajouta-t-elle, est d'un romanesque qui est de l'an mille. Et au fait, son mariage n'est-il pas la preuve de ce que dit ta mère? A quoi étoit-il bon de perdre quarante mille livres de rentes pour porter le

nom d'un ami avec qui on est de la plus grande intimité (1) depuis vingt ans ? N'est-ce pas un trait de folie ? — Je ne le crois pas ; et je t'avoue, mon amie , que je suis affligé de te voir juger si légèrement la femme qui s'est occupée de ton éducation avec la tendresse d'une mère. Le cœur d'Aspasie n'est pas fait pour l'ingratitude. — Moi ! je ne suis pas ingrate , mais je ne crois pas , comme me le disoit encore hier madame de Rosemont , que j'aie d'aussi grandes obligations à la marquise ; car enfin , j'avois une fortune in-

(1) Je prie le lecteur de ne pas perdre de vue qu'Aspasie ignore que Cécile est sa mère.

dépendante. J'aurois été mise au couvent, comme toutes les filles de qualité qui ont perdu leurs mères. On m'auroit donné les meilleurs maîtres, dont j'aurois profité peut-être beaucoup mieux, parce que je n'aurois pas été distraite par la société qui ne convient point aux enfans. — Je cherche inutilement dans tout ce que tu viens de dire, ma chère Aspasia, à te retrouver, et cela m'est impossible. Quel changement dix-huit mois ont produit ! Madame de Gernance seroit inconsolable si elle t'entendoit. — Aussi je ne lui dirois pas ; à quoi bon l'affliger ; mais je suis fort aise du parti qu'elle a pris, parce que cela finit tout, et que mes devoirs en-

vers elle se bornent à quelques lettres dans l'année auxquelles elle me répond par de longues remontrances pour m'engager à t'aimer toujours , à prendre garde aux pièges qui sont sous mes pas, qu'on a soin de semer de fleurs ; et à quoi servent ses sermons ?

Premièrement je défie à aucune femme d'aimer plus tendrement que je t'aime. Je n'ai pas besoin qu'on me le recommande : ce sont tes qualités, ton esprit, et surtout ta figure, qui m'ont attaché à toi pour la vie , et de quel piège ton amour ne me défendrait-il pas ? Quel est le mortel qui peut entrer en comparaison avec toi dans mon cœur ? Tu y règnes souverainement, et si jamais ton Aspasia

t'étoit infidelle, ce seroit l'arrêt de sa mort; elle ne résisteroit pas à la douleur d'avoir pu corrompre des liens qui lui sont bien plus chers que la vie. Que répondre à des témoignages aussi tendres d'amour prononcés par la plus belle bouche? Serrer Aspasia contre son cœur, lui donner et recevoir mille baisers, étoit tout ce qu'un être aussi sensible que Rosemont pouvoit faire. Accusant intérieurement sa mère des torts d'Aspasia envers madame de Gernance, il voyoit qu'on auroit inutilement cherché à affoiblir sa tendresse pour lui, et que pouvoit-il demander de plus? Se prêtant donc à la faiblesse d'Aspasia, il attendoit

chaque jour qu'un doux tête-à-tête le réunit à sa bien-aimée, pour lui témoigner son amour et l'entendre parler du sien.

CHAPITRE XLVI.

LA baronne , trompée par le ton léger de sa bru , croyoit qu'elle avoit cessé d'aimer Ernest , et elle s'attendoit de jour en jour à lui voir faire un nouveau choix , qu'elle comptoit bien diriger ; quelle fut sa surprise , quand elle apprit que la jeune baronne étoit grosse. Elle jeta feu et flamme contre son fils , dit : que c'étoit indigne ; qu'on devoit avoir plus d'égard pour la beauté d'une femme ; qu'on n'avoit jamais qu'un enfant , surtout lorsque c'étoit

un garçon. Il n'y a que les gens d'un ordre inférieur à qui il soit permis d'en avoir un nombre infini. Ce sont eux qui sont destinés à peupler la terre. — Et pourquoi n'aurions-nous pas le même honneur ? — Parce que cela n'en est pas un ; je vous dis, Monsieur, que c'est du plus mauvais ton. Après deux ans de mariage, avoir un enfant, rien d'aussi ridicule. — Eh ! ma mère, s'il vous est désagréable de me voir père une seconde fois, nous irons chez madame de Gernance. — Autre folie, c'est donc pour faire tourner la tête à votre femme ? Non, elle restera ici, elle y accouchera comme elle est accouchée à Liège. — Mais au moins que ce soit le der-

nier. — Je ne vous en réponds pas, dit en riant Ernest, qui étoit enchanté d'avoir encore un enfant. Il eût bien voulu que sa femme nourrît celui-là ; mais madame de Rosemont fit un tel bruit à la seule proposition, qu'il lui fut impossible d'y songer. Le baron écrivit à Cécile et l'engagea à venir à Paris pour le temps des couches de sa femme, où il étoit décidé de se trouver. Il la prioit aussi de lui faire l'honneur de nommer l'enfant avec le marquis de Gernance. Aspasia n'ajouta à cette lettre, que quelques lignes, sous prétexte que d'écrire dans son état, la fatiguoit.

Léonce, en partant de Sabrice, avoit fait promettre à sa belle-

sœur de venir à Saint-Gratien , et la lettre de Rosemont donna un motif de plus pour ce voyage. Il fut convenu que l'on iroit attendre à Saint-Gratien l'instant des couches d'Aspasie ; car pour rien au monde , elle n'eût voulu aller demeurer chez madame de Rosemont.

Aspasie apprit avec indifférence l'arrivée de celle qu'envain elle ignoroit être sa mère ; elle n'en avoit pas moins de droits à sa reconnoissance par les soins qu'elle avoit pris d'elle dans son enfance. Cependant , ce fut avec assez de peine , qu'elle se déterminà à aller à Saint-Gratien l'attendre chez Léonce , qui les y avoit engagés.

Le chevalier employa tous ses soins pour que la jeune personne se trouvât bien chez lui ; rien n'annonçoit le faste dans cette retraite , mais tout y étoit commode et agréable. Aspasia se souvint de madame Dupin et de Marianne , et désira de les aller voir : elle fut surprise de trouver cette petite Marianne , une grande et belle fille , dont la taille étoit beaucoup plus élevée que la sienne , douce , posée , modeste et pleine d'esprit. Ernest qui ne la connoissoit pas , en fut frappé ; il ne pouvoit concevoir qu'une simple paysanne réunît tant de moyens de plaire , et parlât avec autant de pureté que d'élégance , avantage qu'elle devoit à la so-

ciété habituelle du chevalier. Aspasia l'engagea à venir la voir. Marianne , dit madame Dupin , ne sort pas sans moi , et nous ne pouvons pas quitter tous deux la ferme. J'en suis fâchée, dit Aspasia ; car j'aurois eu du plaisir à la voir auprès de moi pendant mon voyage ici. — C'est impossible ; mais vous pourrez , Madame , l'en dédommager en venant à la ferme ; la meilleure crème, les œufs les plus frais vous seront offerts de bon cœur. — J'y viendrai, j'y viendrai , n'en doutez pas ; car sûrement , M. de Rosemont sera volontiers de la partie. Le baron convint que cela lui feroit grand plaisir. Madame Dupin et Marianne reconduisi-

rent Aspasia. On s'arrêta à la manufacture où M. Lebrun les reçut avec infiniment d'honnêteté; et comme M. de Rosemont faisoit l'éloge de ses ateliers, il lui dit qu'il espéroit qu'ils seroient bien plus beaux quand son fils seroit revenu d'Angleterre et de Hollande. Il sera encore deux ans dans le pays étranger, puis à son retour, il faudra bien songer à le marier : n'est-ce pas madame Dupin? — Je crois qu'il rendra une femme fort heureuse. Marianne baissa ses grands yeux, parce qu'en ce moment, Aspasia la regarda. Ce fut peut-être la première fois qu'elle s'aperçut de l'intérêt particulier qu'elle prenoit à Frédéric. M. Lebrun pro-

mit d'aller dîner le lendemain chez Léonce. — Je vous ferai faire connoissance avec mon frère et sa femme. C'est elle qui a élevé madame de Rosemont. M. Lebrun répondit par une de ces phrases que tout le monde emploie, quand il est question d'une jeune et jolie femme, et madame de Rosemont en fut toute étonnée : elle croyoit qu'il n'existoit de politesse que dans les salons de Paris.

Aspasie passa la reste de la soirée dans le plus grand désœuvrement. Elle avoit oublié d'apporter sa harpe ; son fils qui l'eut peut-être amusée dormoit , et son carlin s'étoit perdu la veille. Il fallut bien se décider à parler raison ,

car c'étoit le seul langage que le chevalier entendît ; elle s'en tira fort bien. Le curé même qui étoit venu passer la soirée la crut une femme très sensée. On avoit cru que monsieur et madame de Gernance seroient arrivés ce jour-là, mais ils ne trouvèrent point de chevaux à la poste à quelques lieues de Paris, et comme il étoit très tard, ils furent obligés de coucher en route, ce qui donna beaucoup d'inquiétude à Léonce. Il ne dormit pas de la nuit, et comme il étoit monté à cheval pour aller au devant d'eux, il les trouva à une lieue de chez lui.

Avec quelle satisfaction les deux frères s'embrassèrent. Ah ! mon dieu, dit Léonce, quelle in-

quiétude vous nous avez causée, mais enfin vous voilà, et donnant son cheval à un des gens de son frère, il monta dans sa voiture avec sa belle-sœur qui ne savoit pas qu'Aspasie étoit à S. Gratien. Ils arrivèrent au bout d'une demi-heure. La jeune baronne étoit profondément endormie : car n'ayant nulle idée des plaisirs de la campagne, elle s'étoit bien gardée d'imaginer qu'on pouvoit se lever dans quelque pays que ce fût avant dix ou onze heures.

Ernest qui étoit ainsi que Léonce inquiet de ce que Cécile n'étoit pas arrivée le soir, s'étoit levé pendant que sa compagne dormoit encore, et cherchoit le chevalier, pour lui demander ce

qu'il pensoit de ce retard ; quand il entendit les coups de fouet et vit entrer un moment après la voiture.

Il s'empessa d'ouvrir la portière et de donner le bras à Cécile qui fut enchantée de le voir. Et Aspasia? dit-elle. — Elle se porte bien, mais c'est une paresseuse, qui dort encore. — Quoi ! elle est ici? — Dès hier, reprit Léonce. — Menez moi dans sa chambre, je veux la voir au moment de son réveil : et votre fils? — Nous l'avons amené. — Que j'aurai de joie à les embrasser l'un et l'autre !

Cécile monte chez sa fille avec ce tendre empressement de l'amour maternel. Son cœur palpite en entrant dans sa chambre. Les

rideaux du lit étoient fermés, et lui déroboient encore la vue de l'objet de ses plus chers désirs. Cependant le bruit de la porte a réveillé la baronne qui demande qui est là. -- C'est moi, s'écria Cécile en se précipitant sur le lit de sa fille. — Madame, j'ai l'honneur de vous saluer, comment vous portez-vous. — Quoi ! Aspasia, c'est ainsi que vous recevez celle qui ne vit que pour vous ? ingrate, je ne suis donc plus ton amie, tu crains de me donner ce nom, tandis qu'un plus doux peut être me siérait mieux encore ? — En vérité, Madame, vous avez tort d'accuser mon cœur. Les expressions ne font pas les sentimens. L'habitude du grand monde fait

perdre celle de ce ton affectueux des cercles étroits; et pour vous appeler madame, ce qui est l'usage, je n'en suis pas moins pénétrée de reconnoissance pour tout ce que vous avez fait pour moi. — Non, Aspasia, non, vous ne pouvez pas tromper mon cœur. Je fais plus de soixante lieues pour me trouver auprès de vous, pour nommer votre enfant, j'accours, le cœur pénétré de joie de vous revoir après deux ans d'absence, et c'est ainsi que vous recevez celle.... Apprenez enfin... Mais non à quoi serviroit de vous instruire d'un secret qui sans faire que vous m'aimiez davantage, vous rendroit plus coupable? — Je n'entends rien à tout cela,

madame, vous dites que vous avez fait soixante lieues pour me voir, je dirois plutôt pour me quereller; car c'est la première chose que vous faites et en vérité pourquoi? Je l'ignore : parceque je n'ai pas comme vous, une chaleur extrême dans la manière de m'exprimer, et que je crois que l'amitié doit être calme comme un jour pur et sans nuages. Les transports n'appartiennent qu'à l'amour. Oui, madame, reprit Cécile avec la plus extrême froideur, vous avez raison. Dans le même moment le marquis, et son frère qu'Ernest conduisoit, entrèrent. Eh bien, dit Léonce, vous êtes vous bien embrassées, vous êtes-vous dit par vos caresses ce que

les mots n'expriment jamais? —
Oui, infiniment, reprit la marquise avec une grande contrainte. Mais qu'avez vous? dit le marquis, vous êtes d'un changement affreux. Je ne me trouve pas bien; et en disant cela, elle tomba de sa hauteur sans qu'aucun de ceux qui étoient là eussent pu prévenir sa chute. Et elle alla se frapper contre un angle d'un meuble qui lui fit une plaie assez profonde sur le dessus de la tête. Le sang sortit avec une grande vivacité. Le marquis se précipita pour la relever, elle étoit sans connoissance. Léonce, Ernest s'empresèrent autour d'elle. L'un veut étancher le sang qui coule à flots, l'autre lui fait respirer des sels.

Le marquis la soutient et cherche à ramener par ses étreintes , le souffle de vie qui paroît prêt à s'échapper.

La baronne sonne ses femmes , dit d'aller chercher un chirurgien , se fait habiller et dans la crainte d'être accusée d'insensibilité par son mari , elle se joint à lui et à M. de Gernance pour donner à Cécile tous les soins qui lui sont nécessaires. Enfin cette infortunée ouvre les yeux ; les promenant lentement sur les objets qui l'environnent et les fixant avec tendresse sur le marquis ; vous prenez , dit-elle , mon ami , des peines inutiles : le coup est porté ; rien ne peut plus me guérir. Je puis languir quelques

mois plus ou moins , mais ma mort est certaine. Qu'est il donc arrivé ? reprit le marquis avec effroi. — Rien , monsieur. Le chirurgien qui étoit dans le village vint presque aussitôt , assura qu'il falloit saigner Cécile , et pansa la plaie , et fut étonné qu'elle eût déjà causé une fièvre aussi forte. Je croirois , dit-il , que la disposition fébrile a précédé la chute : car il est impossible que le coup ait causé un aussi grand désordre dans le système nerveux , qu'il paroît y en avoir dans la malade , en aussi peu de tems. Nous verrons ce que cette fièvre deviendra , je serai ici ce soir. Le marquis étoit au désespoir et ne savoit que penser. On avoit couché la

marquise dans le lit de sa fille et celle-ci qui savoit bien ce qui s'étoit passé, ne pouvoit voir tranquillement l'état de madame de Gernance. Si elle parle, se disoit-elle, comme elle l'a appris depuis à l'amie de qui je tiens ces mémoires, je suis perdue, et messieurs de Gernance ne me le pardonneront jamais. Ils feront partager leur haine pour moi à Ernest, et elle seroit bien injuste. Au surplus, ils auroient tort; car enfin, je ne suis ni sa fille, ni même sa parente. Le commandeur m'a dit bien des fois que je n'avois personne de ma famille en France. Ah! pourquoi ai-je été privée du bonheur d'a-

voir ma mère? Comme je l'aurois aimée! Elle eût été mon guide, mon appui. Mais de quel droit une étrangère prétend-elle me gouverner, quand elle-même n'a pu éviter d'être en butte aux satires les plus mordantes? Toutefois, son état me touche; je voudrois qu'elle m'aimât moins, et que, si je ne puis faire son bonheur, au moins je ne troublasse pas son repos.

La marquise passa la journée dans le plus grand accablement. Son médecin, que Léonce avoit fait venir de Paris, déclara qu'il n'y avoit aucun doute que c'étoit une fièvre maligne, et qu'il ne conseilloit point à madame, en regardant Aspasia, de rester dans

un air aussi dangereux dans son état, ou au moins qu'elle ne devoit pas entrer dans la chambre de la malade. Ernest, qui avoit entendu l'avis du médecin, fit aussitôt mettre les chevaux, et emmena sa femme. Il aimoit Cécile, avoit la plus haute estime pour MM. de Gernance; mais il adoroit Aspasia. et l'idée du moindre danger pour elle le mettoit au désespoir.

Au moment où Aspasia s'éloignoit de sa mère, peut-être pour ne la plus revoir, madame Dupin, ayant appris la maladie de la marquise, accourut avec Marianne pour lui offrir tous leurs soins. Cécile vit madame Dupin avec grand plaisir, et sur-

tout Marianne. Déjà ses idées se confondoient ; mais elle trouvoit dans cette jeune personne des rapports secrets avec elle , dont elle ne se rendoit pas compte , et qui sembloient alléger ses douleurs quand elle s'approchoit de son lit.

Marianne s'en aperçut, et supplia sa marraine , c'étoit ainsi qu'elle appeloit madame Dupin , de lui permettre de rester auprès de la marquise. J'y consens , ma chère amie , dès que cela fait plaisir à madame. — Oh ! beaucoup , je vous assure , répondit la malade. De ce moment , Marianne s'assit auprès du lit de cette mère infortunée , et pendant quarante jours que dura cette affreuse ma-

lady, Marianne ne se déshabilla pas, ne dormit que quelques heures sur une ottomane qui se trouvoit dans la chambre, et il n'y eut pas un bouillon, une potion, qui ne lui fût donnée de sa main. La malade n'acceptoit que ce qu'elle lui offroit.

Le marquis, pénétré de reconnaissance, étoit près mille fois de dire à Marianne qui elle étoit, et de resserrer, par les liens de la parenté, ceux que la reconnoissance lui imposoit. Mais Léonce le retenoit sans cesse, et lui déclaroit qu'il le rendroit le plus malheureux des hommes s'il le contrarioit dans ses plans, dont le succès, jusqu'à présent, n'étoit pas douteux. Veux-tu, ajoutoit-

Il, pour prix des soins touchans qu'elle a dans ce moment pour Cécile, la priver du bonheur qui l'attend , en épousant Frédéric ? ce qui sûrement n'arriveroit pas si on savoit qu'elle est ma fille. — Et pourquoi ? — Parce que M. Lebrun donnera son fils à la parente de madame Dupin , n'ayant d'autre fortune que celle qu'elle attend de sa marraine ; et on n'accusera pas M. Lebrun d'avoir sacrifié les préjugés reçus, à l'amour des richesses. Si , au contraire , on sait que c'est une fille naturelle que Frédéric épouse , on sera persuadé que c'est l'argent qui l'y a déterminé. Laisse-la , je t'en conjure , dans son heureuse obscurité. Le marquis n'osa

pas contrarier son frère ; et il se borna seulement à témoigner à l'intéressante jeune personne l'amitié la plus sincère. Les soins de Marianne ne discontinuèrent pas , et toute sa peine étoit de voir qu'ils étoient infructueux pour rendre la santé à la marquise.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.